

MINOS

UN ANGE PASSE

NOUVELLES



Agostino

AGOSTINO, OBJET DE TOUS LES DÉSIRS

Vendredi noir

Agostino redoutait ce vendredi soir comme aucun auparavant. Il aurait voulu faire marche arrière ; que ne fût jamais arrivé ce qui, précisément, était arrivé trois jours plus tôt ; que ce n'eût été qu'un mauvais rêve, effacé par le réveil à la première lumière du jour. Mais il n'y avait pas moyen de revenir sur ce qu'il avait fait, le passé était gravé, pour toujours, irrévocable. Ses jambes le portaient inexorablement en avant, l'existence l'entraînait vers son malheur. Dans le couloir, au milieu du flot sombre des élèves revenant de récréation, il s'arrêta un instant devant la porte de sa classe – *Scuola media : 2B*. Il se résolut à entrer avec les autres, et il s'engagea entre les pupitres, qui ressemblaient déjà, face au tableau noir et au bureau sur son estrade, à des dos d'élèves en train de peiner. À cause de la lourde pluie qui tombait depuis le milieu de l'après-midi, l'électricité était allumée et l'on voyait se refléter, dans les vitres sales des grandes fenêtres, les globes jaune pâle des lampes comme des astres alignés. Il se glissa sur sa chaise ; en arrivant, les garçons répandaient une odeur de laine humide. Il jeta un bref regard à Volpino qui s'installait à côté de lui, mais il se détourna aussitôt pour éviter d'éventuelles questions.

Lucio Volpino était trop timide pour engager lui-même la conversation. Mansa, son voisin de classe, était tellement beau, fin, rayonnant, et lui, tellement quelconque, trapu, sans grâce. Du coin de l'œil, il scruta le profil penché en avant, qui semblait vouloir se cacher sous les mèches auburn éparpillées devant le front, observa l'épaule prise dans le beau pull couleur rouille, aux mailles denses et moelleuses, dont le col en V laissait pointer les angles impeccables de la chemise blanche, suivit des yeux la manche, un peu trop longue et bosselée de quelques plis, fixa le bracelet de côtes qui se resserrait en épousant le poignet mince, presque fragile. Il connaissait par cœur les vêtements que son camarade portait au pensionnat, son pantalon serré, de toile claire, qui se fronçait sur ses jambes fines, et jusqu'aux chaussettes blanches qui apparaissaient discrètement au-dessus de ses chaussures en cuir luisant, d'un léger acajou. Il en était ensorcelé.

L'attente ne fut pas longue. Dans un grand raclement de chaises, tous les élèves se remirent debout. Comme chaque vendredi à 16 heures, la dernière heure de la semaine avant que n'arrivât le flot

des voitures des parents, Monticelli, professeur d'italien et professeur principal, fit son entrée solennelle. Le petit homme au visage replet et pâle, soigné de sa personne, traversa la classe en semant autour de lui la crainte et l'expectative. Il monta sur l'estrade, passa derrière le bureau, et il y déposa sa serviette. Sa voix aigrelette retentit : « Asseyez-vous ! » Un nouveau grondement résonna tandis que les trente garçons reprenaient leur place, et il s'installa lui-même confortablement sur sa chaise. Il se frotta brièvement les mains, tira de son pantalon un mouchoir propre qu'il déplia, se moucha, et, après l'avoir replié, le remit en poche. Il ouvrit sa serviette et en sortit avec affectation un long registre noir qu'il plaça devant lui. Il examina la classe silencieuse où les élèves étaient suspendus à ses lèvres, puis il ouvrit le registre dont il fit tourner les pages jusqu'à celle du jour. Il regarda la classe de nouveau, et il appela : « Mansa ! »

Agostino tressaillit. Il avait espéré ne pas passer le premier. Il s'extirpa de sa place et, les yeux baissés pour ne pas croiser les nombreux regards qui s'étaient tournés sur lui, il suivit l'allée entre les pupitres.

Lucio restait interdit : Agostino puni ? Qu'avait-il pu faire pour être assigné ?

Monticelli observa le jeune garçon monter sur l'estrade. Il remarqua qu'il était particulièrement pâle, et il ne put se départir d'un certain sentiment de satisfaction en le voyant ainsi dans ses petits souliers. Il n'avait jamais eu l'occasion de punir le cadet des Mansa qui, à douze ans, était pourtant déjà depuis plus d'une année dans l'établissement ; Giancarlo, le frère aîné, oui, et plus souvent qu'à son tour, mais pas celui-ci. Il n'aimait pas cette riche famille d'aristocrates fascistes dont le père, général sous Mussolini, exécuté par les partisans en 1945, avait été pendu par les pieds en place publique. Les enfants ne valaient guère mieux. Le premier, un bâtard conçu avant mariage avec un colonel japonais, était prétentieux, conscient de son insolente beauté, et il en profitait pour se livrer aux débauches les plus éhontées. Le second se montrait plus discret, mais il ne pouvait qu'être contaminé par sa famille ; derrière son allure d'angelot se dissimulait certainement une nature tout aussi pervers – elle venait d'ailleurs de se révéler. Depuis longtemps, il attendait de confondre cette sainte-nitouche, d'en faire tomber le masque – un plaisir comparable à celui d'écraser une mouche d'un coup de tapette.

« Face à la classe ! »

Agostino pivota et, évitant les garçons qui cherchaient à déceler la peur dans ses yeux, il fixa le mur du fond où étaient accrochées deux grandes cartes de géographie, l'une de l'Italie politique, l'autre de l'Italie géophysique.

Monticelli examina la nuque fine sous les cheveux qui frôlaient le col de la chemise ; il ne comprenait pas que la mère ne l'eût pas conduit depuis longtemps chez le coiffeur : avec une coupe bien nette, bien dégagée, on réfléchissait mieux ! Son regard désabusé descendit sur le corps mince, le dos droit comme un trait de plume, les petites fesses serrées par l'appréhension.

Lucio écarquillait les yeux. C'était la première fois qu'Agostino allait se faire punir ! L'idée lui en était insupportable. En même temps, il ne pouvait nier que l'occasion de le découvrir confronté à cette épreuve, pris dans cette horrible débâcle, l'excitait singulièrement. Il le trouvait si beau avec sa mine contrite inscrite dans l'ovale régulier de son visage, entouré de ses cheveux soyeux, blond vénitien, coiffés négligemment sur le côté, avec ses yeux en amande, son petit nez délicatement dessiné, sa bouche parfaitement proportionnée, sensuelle, fine au-dessus, à peine renflée dessous...

« Agostino Mansa, vous allez être puni pour vous être emparé du corrigé du contrôle de mathématiques dans le casier même de votre professeur. »

Lucio fut abasourdi : Agostino avait osé faire cela ?!

« Vous êtes donc non seulement un tricheur, monsieur Mansa, mais vous êtes aussi un voleur. De surplus, vous êtes un menteur puisque, lorsque je vous ai moi-même surpris, vous m'avez raconté une fable pour essayer de cacher votre délit... Bien entendu, vous aurez zéro pour votre contrôle. »

Lucio ne supportait pas ce professeur à la voix acide et tranchante, qui prenait plaisir à s'écouter parler. À l'idée qu'il allait porter la main sur Agostino, il en était malade. Il se sentit lâche de ne pas se révolter, se lever, courir délivrer son camarade de ce tortionnaire, s'enfuir avec lui...

Agostino avait perçu le murmure incrédule qui avait traversé la classe. Ce qui devait apparaître aux autres comme un exceptionnel coup d'audace n'avait été qu'une opportunité saisie sur une impulsion, sans réfléchir. Trois jours plus tôt, un midi, alors qu'il patientait dans le couloir avant d'entrer à l'infirmerie pour un saignement de nez qui l'avait pris à la cantine, il avait vu le professeur de mathématiques pousser la porte de la salle réservée aux enseignants et en ressortir peu après. Il avait pensé qu'il venait de mettre à l'abri le corrigé du contrôle trimestriel qui devait avoir lieu l'après-midi même. Il le redoutait particulièrement car il ne l'avait préparé qu'à la dernière minute, et il allait ajouter une très mauvaise note à un palmarès globalement médiocre ; ce qui lui vaudrait au minimum une nouvelle scène de sa mère. Sur un coup de tête, il s'était introduit dans la pièce, vide à cette heure, il avait fouillé dans le casier du professeur, et il y avait effectivement trouvé la liste des réponses qu'il s'était dépêché de recopier.

Malheureusement, au moment de ressortir, il s'était fait surprendre par le professeur d'italien. De plus, contre toute évidence, il avait stupidement improvisé une histoire invraisemblable pour justifier sa présence dans cette pièce.

Monticelli se leva et se plaça derrière le garçon. « Heureusement que je vous ai vu ! Sinon, nous nous serions tous émerveillés de cette brusque amélioration de vos résultats, qui sont pourtant, depuis le début de l'année, plus que médiocres ! »

Lucio détestait ce ton ironique, ces réflexions que le professeur lançait devant toute la classe pour achever de mortifier sa victime. Il vit Agostino serrer les lèvres ; il avait déjà les yeux brillants. Derrière lui, selon le rituel établi du vendredi soir, le sinistre bonhomme retirait sa veste, l'accrochait au portemanteau, déboutonnait ses manches, les roulait au-dessus du coude.

Agostino entendit le tiroir qu'on ouvrait, qu'on refermait, la chaise qu'on mettait en place. Il fut parcouru d'un tremblement. Il se sentait si misérable. Il avait honte ; honte d'avoir été attrapé en flagrant délit et d'être devenu un coupable ; honte d'être appelé au tableau, de monter sur l'estrade, de faire face aux élèves ; honte de se faire réprimander, de se faire châtier publiquement.

Lucio ne pouvait détourner les yeux du petit visage de chat de celui qui allait être puni, son menton pointu, ses cheveux éparpillés sur le front, ses sourcils légers, ses prunelles noisette, le double trait de ses lèvres crispées par la peur. Il pensait qu'il était l'élus, le véritable saint, et que le fol amour qu'il lui vouait était impur, certes, idolâtre, mais, malgré tout, sacré. Dans le secret de son for intérieur, il aurait tellement voulu en faire son seul et unique ami.

« Retournez-vous. »

Agostino fut soulagé d'échapper aux trente regards. Mais de découvrir le professeur qui l'attendait fut encore plus horrible. Il s'était assis sur la chaise et il avait préparé, sur le coin du bureau, la raquette. Il l'avait vue bien souvent, avec son manche court, sa palette en forme de cercle ramassé, recouverte d'une pellicule de caoutchouc bleu, décolorée en son centre par l'usage ; mais c'était la première fois qu'il allait en connaître l'effet

« Approchez-vous. »

Avant même qu'il eût le temps d'obéir, le professeur le saisit par le poignet et l'attira. Pour ne pas voir le crâne demi-chauve devant lui, il fixa le tableau noir où figurait encore, à la craie, le dessin d'une cellule que le professeur de sciences naturelles n'avait pas effacé après le cours précédent. Soudain, il sentit les mains sur lui : des mains d'homme, qui remontaient son pull-over au-dessus de ses hanches – un vêtement que sa mère avait choisi dans un grand magasin de Milan. Il eut l'impression que son cercle familial était forcé, qu'on entrait

dans sa vie intime. Les gros doigts tirèrent sur sa ceinture, la défirent, et la boucle en cliquetant résonna dans la classe comme une indécence ; tout le monde maintenant était au courant qu'il se faisait décuilloter. Avec une sorte d'indifférence incroyable, le professeur défit le premier bouton de son pantalon, qui soudain ne lui tint plus aussi fermement. Quand la tirette de la braguette fut abaissée d'un coup sec, il se mit à trembler. Les mains le reprirent aux hanches, descendirent son pantalon étroit le long de ses cuisses. Maintenant les garçons pouvaient le voir en caleçon, jambes nues, et, de honte, il crut qu'elles allaient se dérober sous lui.

Lucio, halluciné, découvrait pour la première fois de sa vie les fesses de son camarade, prises dans le parfait slip blanc, et, quoique à demi masquées par le bas du pull retombé, il en eut le souffle coupé. Une telle beauté entre les mains d'un tel brutal ! Il aurait voulu l'arracher des griffes du professeur, le prendre contre lui, le serrer contre son cœur. Mais il ne pouvait s'empêcher de vouloir aussi être celui qui l'avait déshabillé, qui maintenant le courbait sur lui, qui l'installait en travers de ses genoux ; n'importe quoi, mais tenir Agostino dans ses bras... Il eut envie de pleurer – tout comme Mansa devait être au bord des larmes. Il avait à plusieurs reprises connu lui-même cette horrible situation, et il savait que le désespoir commençait à ce moment-là : de se retrouver exposé devant toute la classe, allongé sur les genoux du maître, on n'était déjà plus rien, bien avant le début de la fessée.

Agostino était dégoûté par l'odeur aigre qui émanait de l'homme, par le contact sous lui du pantalon rêche, par les mains qui le tenaient familièrement, qui lui repoussaient au milieu des reins son pull, sa chemise, son maillot... On disposait de lui comme d'un objet ! Mais son humiliation atteignit un paroxysme quand des doigts s'enfoncèrent sous l'élastique de son caleçon, quand, dans le silence épais qui s'était abattu sur la classe, il en entendit le chuintement sur sa peau tandis qu'on le retournait, qu'on le lui descendait sur les cuisses. L'air frais, qu'il sentit d'un coup lui envelopper les fesses, acheva de l'anéantir. On lui attrapa le bras, le lui tordit en arrière, et on le lui bloqua en travers des reins pour l'immobiliser. Puis il y eut un temps terrible, celui de l'attente, pendant lequel le professeur le manipulait, l'arrangeait pour se mettre confortablement en place. Il tenta désespérément d'oublier cette horrible situation et d'obscurcir son esprit en fixant son attention sur l'estrade, sur les lames du plancher verni que des générations de talons avaient rayé.

Lucio vivait lui aussi ce moment de l'attente du premier coup, qui paraissait une éternité alors qu'il ne durait que quelques secondes. Il ressentit de nouveau, par le souvenir, cette sensation bizarre quand, nu devant tout le monde, la honte l'embrasait : une espèce de courant,

presque électrique, partait de ses fesses et venait envelopper ses parties génitales, qui semblaient se rétracter.

Monticelli attrapa la raquette. Il tenait le garçon bien en main, en travers de ses genoux légèrement écartés, et il examina un instant le petit derrière dénudé, exposé entre la chemise et le caleçon, formant une courbe comme de deux pétales allongés. La peau en paraissait extraordinairement douce, tendre – il s'étonnait de voir combien elle était délicate, bien plus que celle de la plupart des potaches qu'il corrigait d'habitude. Il lui posa la palette en travers des fesses, et il la fit glisser d'un bord à l'autre, les tapotant pour la leur faire goûter « à froid ». Il avait toujours soin de prendre son temps, une manière supplémentaire d'augmenter la tension, d'affirmer son pouvoir, d'écraser sa victime. Puis, avec satisfaction, il leva le bras.

Agostino sursauta, mais il parvint à ne pas crier. Le premier coup avait été vif, mais tolérable ; il s'attendait à pire. Cependant, dès que les suivants arrivèrent, tombant les uns sur les autres, ce fut autre chose. La douleur n'avait pas le temps de s'atténuer qu'un nouveau coup la relançait, et la brûlure s'enfla, devint terrible, elle fut rapidement insupportable. Il ne soupçonnait pas qu'il fût possible d'avoir aussi mal ! Effaré, il ferma la bouche, se mordit la lèvre, tendit les jambes en crispant les orteils, et il fit tout ce qu'il put pour ne pas laisser échapper un cri ; il attendait avec angoisse la fin de ce supplice.

Lucio voyait le professeur monter le coude et, d'un mouvement sec du poignet, abattre la raquette ; le claquement résonnait dans la salle ; à chaque fois, la peau blanchissait avant de se nimer d'un glacis rose, de plus en plus vif, comme si le sang remontait de l'intérieur des chairs. Les coups tombaient régulièrement, avec force, sans épargner le garçon. Malgré lui, des larmes lui vinrent aux yeux.

Quand le professeur le relâcha, Agostino eut du mal à se remettre sur ses jambes tant il tremblait. Néanmoins son premier soin fut de remonter son caleçon et de tirer son pantalon à lui.

« Maintenant vous allez au coin pendant un quart d'heure, monsieur le tricheur. Tête baissée et bras croisés dans le dos. »

Agostino referma son pantalon au plus vite. Il s'estima favorisé : l'exposition était à la discrétion du professeur, et parfois les punis devaient exhiber leurs fesses marquées. Il rattacha sa ceinture et rajusta son pull sur ses hanches. La douleur était encore intense, mais elle commençait à se disperser.

Il se plaça dans le coin, au bout du tableau, croisa les bras derrière lui, et baissa la tête. Il avait l'impression d'avoir sept ans.

Monticelli rangea la raquette dans le tiroir et se rassit derrière le bureau. Il referma le registre où, exceptionnellement cette semaine-ci, ne se trouvaient pas d'autres noms, et il examina la classe sur laquelle

passa une sorte de soulagement. « Maintenant, au travail. Avancez vos devoirs, vous autres. »

Lucio sortit un livre et fit mine de s'y plonger pour cacher le trouble qui l'avait envahi. Il tremblait de rage.

Monticelli tira de sa serviette des copies qu'il devait corriger. Mais il ne parvenait pas à se concentrer. Il se demandait ce qui avait pu causer son érection ; c'était bien la première fois que cela lui arrivait ! Il y avait des années que sa femme ne lui procurait plus de pareilles émotions, seules les petites putains de la Via Giardino en étaient capables, et au grand jamais un élève ne lui avait produit un tel effet !... Il observa les garçons en face de lui. La plupart étaient disgracieux, mais même ceux dont les traits étaient les plus réguliers ne lui causaient aucun sentiment ambigu.

Il tourna la tête et examina celui qu'il avait mis en pénitence. Le petit Mansa, comme son frère l'avait été dans un autre genre, était évidemment le plus avenant des élèves de la classe ; en fait, il avait même quelque chose de féminin... Lui-même se serait-il fait prendre à cette vénusté androgyne ?! Il dut se résoudre à le reconnaître : il avait subi malgré lui l'attrait délétère de ce petit inverti !... Il fut outré de s'être fait abuser ; il se sentit floué, manipulé. Ce jeune pervers avait réussi à susciter en lui un désir indécent ! Mais il casserait ce simulacre de joliesse, il romprait ce charme impudique !

Il regarda sa montre : le quart d'heure était écoulé. Il se leva en repoussant ostensiblement sa chaise ; les élèves relevèrent le nez de leurs cahiers. Il alla prendre la canne de bambou dans l'armoire qui était de l'autre côté du tableau ; aussitôt les regards se réveillèrent. Il replaça la chaise à côté du bureau.

« Venez ici, Mansa. »

Il fut satisfait de la réaction du garçon au moment où il se retournait : on aurait dit qu'il se vidait de son sang ; il s'était évidemment imaginé au bout de ses peines !

Un garçon lança du fond de la classe : « C'est pas fini, Mansa ! Tu retournes au manège !

– T'as droit à un second tour !... » gouailla un autre. « Un tour gratis !

– Silence !... » tonna Monticelli. Puis il se tourna vers le garçon qui n'avait pas bougé. « Eh, bien ?

– Mais, monsieur... » balbutia Agostino.

« Quoi ?... Je vous ai puni pour avoir voulu tricher. Il me reste à vous corriger pour avoir volé dans le casier même d'un professeur. Et aussi pour m'avoir menti, ce qui est autrement plus grave... Approchez-vous. »

Le garçon faillit ajouter quelque chose, mais il dut comprendre que c'était vain et, le nez baissé, il s'avança.

« Descendez votre pantalon. »

Lucio avait souffert des rires gras, autour de lui, qui avaient fusé devant le malheur. Il retint son souffle quand il vit son camarade glisser les mains sous son pull et défaire sa ceinture. Il ne comprenait pas quelle logique conduisait le professeur certaines fois à déshabiller les fautifs, et d'autres à les laisser faire eux-mêmes, mais il y devinait une savante variété de vexations. Sans le vouloir, et sans pourtant pouvoir s'en empêcher, il observa le garçon se défaire, redescendre son pantalon sur les genoux. Il tentait de détourner le regard en piquant du nez dans son livre, mais il était attiré magnétiquement par les cuisses minces et tremblantes qui se dévoilaient ; il était partagé entre le désir de contempler Mansa à demi nu et la honte de profiter de ce moment.

« Inclinez-vous et appuyez-vous sur la chaise. »

Avec satisfaction, Monticelli regarda le garçon faire encore un pas, en retenant son pantalon au-dessus des genoux, puis se pencher et saisir le dossier des deux mains. Il lui repoussa les vêtements sur le dos, et il lui glissa de nouveau deux doigts sous l'élastique du slip qu'il fit coulisser sous les fesses. Il fut content de voir que le souvenir de la précédente correction ne s'était pas perdu, et que la peau gardait encore une belle couleur incarnat ; il n'en sentirait que mieux ce qui allait suivre ! D'ordinaire, il portait la main sur les fesses exposées et, par manière vexatoire, il les palpait avec le même geste machinal que son père autrefois, maquignon dans le Piémont, avait au moment de prendre possession d'un nouveau poulain : sa façon à lui de s'emparer de l'élève à châtier, d'en faire sa chose. Mais, cette fois-ci, il fut arrêté par la joliesse de ce derrière qui avec ses teintes rosées ressemblait confusément à la paire de seins d'une jeune fille, et il eut peur de se faire circonvenir de nouveau, d'être captivé par le charme de ce petit efféminé, et de se mettre à caresser une chair qui, il devait le reconnaître, était très séduisante.

Lucio vit le professeur reculer d'un pas, poser la badine en travers des fesses – comme un golfeur vise en posant son club contre la balle. Il écarta le bras en tournant le poignet, et il le rabattit d'un mouvement sec ; le bambou siffla dans l'air. Dès le premier coup, le garçon poussa un cri déchirant : il écarquilla les yeux, ouvrit grand la bouche, et inspira pour tenter désespérément de reprendre contrôle sur lui. De rage, Lucio serra les poings, enfonçant les ongles dans ses paumes ; il sentit qu'elles étaient devenues moites. Il avait déjà subi la canne, et il se souvenait parfaitement comment il avait été choqué par l'intensité de la douleur qui coupait les fesses, telle un trait de feu. Effrayé, il vit le professeur relever le bras, puis le rabattre avec autant de vigueur. Le sifflement traversa une seconde fois la classe muette. Le garçon pous-

sa un cri plus long, plus aigu, accompagné d'un tressautement du derrière, comme s'il cherchait en vain à diffuser la douleur, à s'en débarrasser.

Monticelli frappa de nouveau, et un troisième trait, bien net, s'incrusta en rose vif sur la peau claire des fesses. En voyant le garçon se cambrer avec un cri désespéré, la tête renversée, il pensait qu'il se vengeait de l'attrait que ce petit derrière avait exercé sur lui.

Au quatrième coup, il fut content de le voir sursauter et frétiller comme s'il avait reçu une décharge électrique... La canne, il y avait différentes façons de s'en servir : certains l'appliquaient faiblement, plus comme une mise en garde, presque symboliquement, mais lui n'avait pas peur d'y aller franchement. Il la renvoya avec force. En se faisant cingler par ce cinquième coup, le garçon fit un bond et s'écarta en se trémoussant désespérément.

« Mansa ! » gronda-t-il. « Remettez-vous en place, ou je reprends votre compte de zéro ! »

Il attendit que le garçon pantelant reprît la position, puis il leva le bras de nouveau. Au sixième coup, le garçon fut traversé d'une nouvelle secousse, ses dents s'entrechoquèrent, mais en se cramponnant à la chaise il parvint à s'y retenir.

Monticelli serra les lèvres, avec une sorte de gourmandise, et il donna le septième coup. Cela faisait du bien de se défouler sur ce fils de grande bourgeoisie ! Cela lui rabattrait le caquet, il ne croirait plus qu'il était intouchable, qu'il pouvait échapper aux châtements ! Devant l'entrelacs rouge dont ses fesses étaient recouvertes, il avait l'impression de lui infliger des stigmates infamants, comme au temps où les voleurs étaient marqués au fer.

Il envoya le huitième coup sur le haut des cuisses. Il gardait pour la fin cet endroit où il savait la chair plus fragile, particulièrement sensible. Le gosse hurla plus aigu, avec une sorte de désespoir.

« Vous êtes vraiment une mauviette, Mansa. Vous pourriez vous tenir, au moins ! »

Il y eut des ricanements dans la classe. Pour le neuvième coup, il frappa de nouveau les cuisses, plus bas. Le gosse se tortillait sur place comme un ver ; les larmes avaient détrempe ses joues. Enfin, quand il appliqua le dixième coup, il lança la canne avec cet effet du poignet particulièrement efficace qu'il avait acquis au cours d'années de pratique. Le garçon bondit, entraînant avec lui la chaise à laquelle il se retenait, parcouru de convulsions.

Agostino haletait. Le supplice avait duré une éternité. La douleur montait et descendait en lui, suffocante, comme un souffle brûlant. Les larmes coulaient sur ses mains cramponnées aux bords de la chaise. Il avait perdu le compte de ce qu'il avait reçu.

Lucio, lui, avait compté : chaque coup était parfaitement inscrit dans la peau, marquée de barres rouges. Les cris avaient tourné dans la classe comme des oiseaux affolés ; il en était encore ivre d'horreur. Cependant il sentait, incrédule, son membre douloureusement tendu dans son pantalon. Il n'arrivait pas à démêler les émotions contraires qui se bouscullaient en lui.

Monticelli remisa la canne dans le placard. « Vous retournez au coin. Mais cette fois, vous garderez les culottes baissées. Vous servirez d'exemple à vos camarades. »

Agostino se redressa péniblement, tout en se tournant vers le tableau pour qu'on ne vît pas son sexe, ni son visage trempé de larmes. À cause de ce simple mouvement, la douleur, stridente, remonta d'un cran. Retenant son pantalon à deux mains, il retourna lentement vers le coin.

« Et les mains derrière la tête », ajouta le professeur.

Il croisa les doigts sur la nuque, ce qui le fit tendre le dos et réveilla le feu qui lui traversait les fesses et les cuisses. Il sentit qu'on roulait son pull sur les reins : on ne voulait pas qu'en retombant il cachât les marques de sa punition !

Lucio aurait voulu être ce professeur, mais pour prendre le garçon par les hanches, le caresser, le saisir à bras-le-corps, l'embrasser tendrement... Il s'appuya la tête dans la main gauche, feignant d'être absorbé par son livre et, subrepticement, enfonça la droite sous son pupitre. Sa verge déformait le pantalon. Il en caressa lentement la saillie ; il s'aperçut qu'elle distillait un liquide, aussitôt bu par son caleçon. Il se sentit sale, indigne d'aimer un garçon aussi pur que Mansa. Il releva les yeux, discrètement, et regarda le petit derrière meurtri. À ce spectacle cruel, sa bosse se redressa encore d'un cran, et il fut éccœuré par son propre désir. Il rebassa la tête...

La classe est vide, les élèves sont sortis, le professeur a laissé seul le pénitent. Il se lève. Il va sur l'estrade et s'agenouille derrière lui. Très délicatement, il lui remonte son slip, son pantalon, il le rhabille. Il se relève, le prend dans ses bras pour le consoler. Mansa, de reconnaissance, lui offre ses lèvres. Leur baiser dure, passionnément, sans fin. Lucio lui caresse doucement les épaules, les bras, le dos, pour retirer la douleur. Mansa, bientôt, se sent mieux. Il s'écarte et sourit ; il enlève son pull. Lucio en retour, affectueusement, lui déboutonne la chemise. Ils s'embrassent de nouveau. Lucio erre sur cette poitrine tendre, cette peau tiède et souple ; elle est si délicieuse qu'il pourrait la caresser des heures. Il sent que Mansa lui ouvre la braguette, lui met la main, le touche. C'est sa façon de lui dire merci ; merci de l'avoir soulagé, merci d'être son ami. Alors Lucio se croit autorisé, il défait le pantalon de celui qui s'est enfin donné à lui, il le caresse au travers de son slip, il le branle doucement, de tout son amour. Leurs désirs réci-

proques enflent de chaque côté, les pointes des sexes repoussent les tissus, le plaisir monte lentement, les jouissances ne sont plus loin, ils vont atteindre un bonheur incroyable, d'autant plus fort qu'ils l'ont attendu si longtemps...

« Mansa ? »

Lucio sursauta en sortant de sa divagation. Il ramena discrètement la main sur le pupitre.

« Maintenant, vous allez recevoir votre punition pour avoir menti. »

Lucio resta incrédule : ce monstre n'en avait donc pas encore fini ? Mais, quand le professeur ouvrit le placard, ce fut l'horreur qui le saisit : le grand martinet noir se déroula comme un nid de serpents frétilants.

Une affreuse angoisse reprit Agostino. Qu'allait-on encore lui faire subir ? La douleur de la correction précédente n'était pas éteinte ; il en avait, dans la bouche, un goût amer. À côté de lui, il vit soudain se balancer des lanières de cuir : plates, lisses, larges d'un centimètre, elles mesuraient plus d'un demi-mètre. En comprenant ce qui l'attendait, il se mit à trembler comme une feuille. Il pensa qu'il ne pourrait pas le supporter. Il voulut supplier, demander grâce, mais il ne put proférer un mot. Il était, totalement impuissant, livré à cet homme cruel, impitoyable. Il tressaillit en sentant de nouveau sur lui les mains du professeur qui achevaient de lui retirer son pull, sa chemise, son maillot tous ensemble.

Lucio fut impressionné en voyant les vêtements du garçon glisser si facilement le long de son torse, comme la peau d'un lapin qu'on dépiaute. Il fut nu depuis les épaules jusqu'aux mollets, où étaient restés entortillés le pantalon et le slip. Il était maintenant tel qu'il l'aurait souhaité s'il avait pu l'aimer. Il l'aurait pris dans ses bras, serré doucement contre lui, cajolé, il aurait caressé son dos tremblant, enfoncé les doigts dans ses cheveux, et il lui aurait embrassé tendrement le bord de la joue, sur l'angle des lèvres. Il aurait voulu le garder contre lui pour la vie.

Monticelli se plaça derrière Mansa, et il examina le corps mince, encore marqué aux fesses et aux cuisses. Il allait dresser ce petit inverti ; sans pitié. Il allait le réduire, lui casser les dents. Il se rendait compte de la vivacité de son envie de dominer ce garçon, de le soumettre, mais il n'en démêlait pas clairement les causes. Il savait seulement qu'il se sentait comblé à la perspective de le fouetter.

Lucio était comme ivre ; le désir qu'il avait de Mansa, quand il le voyait ainsi, nu, sans défense, et la haine de Monticelli qui, le fouet à la main, contemplait le garçon avec complaisance, d'un air vicieux, s'intriquaient au point de devenir indissociables, lui faisaient tourner la tête. Il aurait voulu tenir le martinet lui-même pour ressentir l'im-

pression que cela donnait de martyriser l'objet de son amour ; le fouetter puisqu'il était impossible de le caresser... L'homme leva le bras. Les lanières s'envolèrent ; elles se déposèrent en claquant, l'une après l'autre, sur le dos étroit. Il fut effaré en voyant Mansa bondir, se pousser en avant contre le tableau, le griffer convulsivement, comme s'il avait voulu le traverser. Il jeta un coup d'œil autour de lui : même les garçons les plus cyniques avaient détourné les yeux.

Sa maman

Quand Agostino sortit du bâtiment, la pluie avait cessé, mais il faisait toujours aussi sombre. La cour du pensionnat était déjà encombrée des voitures et du car – destiné aux moins fortunés – qui devaient emporter pour deux jours les élèves dans leurs familles. Mais celle de sa mère n'était pas arrivée. Il déposa son cartable et son sac de voyage à ses pieds et attendit, le regard dans le vague, les yeux encore brouillés par le choc qu'il avait subi. Il sentait ses jambes molles sous lui ; son dos et ses fesses continuaient de l'élancer ; tout son corps était parcouru de frémissements. Il vit Volpino passer devant lui et lui faire pitoyablement un petit signe d'adieu. C'était peut-être le seul dont il croyait la compassion sincère. Il avait cependant encore une telle honte de son châtement public qu'il détourna aussitôt les yeux.

Lucio monta dans le car et s'installa près d'une fenêtre d'où il pouvait voir son ami quelques instants encore. Il paraissait si touchant, si fragile, si meurtri de ce qu'il avait subi. Il aurait voulu être à côté de lui ; il l'aurait enlacé tout doucement, et il lui aurait caressé la nuque, longtemps, tendrement, jusqu'à ce qu'il se fût calmé. Puis il pensa que de cette main même il s'était touché dans la classe, et il se sentit abject.

Il reconnut, qui entrait dans la cour, la lourde Fiat 2800 noire. Ses grosses ailes rondes la faisaient ressembler à un scarabée, et sa carrosserie lustrée, ses chromes étincelants, son intérieur en cuir fauve, paraissaient une provocation à côté de la boue du pensionnat. Mansa, le nez baissé, ne la vit pas arriver, et sa mère dut descendre de voiture pour le héler. Grande et mince, la quarantaine, encore très belle, elle portait une élégante robe gris clair, liserée de vermillon, dans laquelle une poitrine petite mais ferme se révélait discrètement. Elle était coiffée d'un chapeau bleu marine à larges bords qui gardait dans l'ombre son visage, presque aussi fin que celui de son fils, seulement éclairé

par un rouge à lèvres dont la vivacité rappelait la ganse de la robe. Mansa ramassa ses sacs, et il monta à l'arrière avec sa mère – bien que veuve, sa fortune lui permettait d'avoir un chauffeur. La voiture redémarra aussitôt. Lucio restait seul. Il allait passer ces deux jours à s'isoler chaque fois que possible pour faire défiler, en boucle, les images qu'il venait de recevoir pendant cette heure terrible, et dont il tirerait un plaisir violent – son unique consolation.

Une fois la voiture sortie de l'enceinte du pensionnat, Monica Mansa passa la main sur les épaules de son fils pour le rapprocher d'elle, et l'embrassa tendrement sur le front. « Comment vas-tu, mon chéri ? » lui murmura-t-elle. « Tu as passé une bonne semaine ?... Tu m'as manqué, tu sais... » Du bout des doigts, elle lui recoiffait la pointe de ses mèches, effilées comme des herbes entremêlées. « Je t'ai mis du rouge... » fit-elle en frottant doucement de son pouce la légère trace qu'elle lui avait laissée sur le front, telle la marque d'un propriétaire. « Tu commences d'avoir les cheveux un peu longs ; il faudra que je t'emmène chez le coiffeur. » Elle adorait son petit chat, et elle adorait s'occuper de lui. Quelle tristesse qu'elle ne pût le garder à la maison ! Mais il n'y avait que des écoles publiques à proximité de la villa... Puis elle remarqua que les manches faisaient des plis disgracieux et, lui saisissant les poignets l'un après l'autre, elle en retourna l'extrémité pour les raccourcir. Elle le préférait avec ce repli qui finissait le pull au bout de l'avant-bras, et dont le renflement formait un agréable contraste avec la finesse du poignet ; mais, malgré ses recommandations, il négligeait souvent ce détail.

Agostino se laissait faire, il s'abandonnait à ces manies de sa mère qui d'ordinaire l'agaçaient, mais ce soir le rassérénaient. Enveloppé dans un mélange amer, entre la tendresse maternelle et le feu qui couvait dans son dos, il redoutait seulement le moment où cette bulle de douceur crèverait.

« Je suis passée en venant à la galerie Vittorio Emanuele pour chercher la robe que j'avais commandée. Je t'ai trouvé un très joli petit pull à col roulé, en jersey blanc. Il était hors de prix, mais je n'ai pas pu résister ! Je pense qu'il t'ira très bien. J'ai hâte de te voir dedans... Par contre, c'est seulement pour la maison, et seulement à l'intérieur. Dehors, tu le gâcherais en une journée ! » Elle lui caressa doucement la nuque. Habiller son petit garçon était un véritable plaisir. « Promets-moi d'y faire attention au moins... »

Agostino appréciait les vêtements que sa mère lui achetait, simples mais de qualité, toujours d'une matière souple et agréable à toucher, mais cette fois son contentement serait irrémédiablement gâché par la perspective de ce qu'il allait devoir lui apprendre.

Elle remarqua sa petite mine. « Ça ne te fait pas plaisir ? L'hiver arrive, tu seras plus confortable comme cela, à la maison, pendant les

mauvais jours... Mais si tu n'en veux pas, je vais le rendre : au prix qu'il m'a coûté !

– Si... si bien sûr...

– On dirait que quelque chose ne va pas ? » Elle le prit tendrement par le menton et l'obligea de redresser la tête. « Tu es tout pâle...

– Non, ça va... » fit-il en se dégageant nonchalamment pour feindre de regarder par la fenêtre. Il espéra que sa mère ne lui poserait pas davantage de questions.

Elle fronça les sourcils. « Il s'est passé quelque chose au pensionnat ?... Tu as encore eu de mauvaises notes ? » Le plaisir de retrouver son cadet fut soudain contaminé par le souvenir de ses résultats scolaires qui, malgré le choix exigeant qu'elle avait fait de l'établissement où elle l'envoyait, restaient en dessous du médiocre. « Eh bien, réponds-moi ? »

Il devina que continuer à éluder les questions ne ferait que précipiter la catastrophe. « Non... »

Elle commença de s'impatienter. « Alors quoi ?! »

Le ton devenait pressant. De toute façon, il ne pourrait pas biaiser bien longtemps ; autant valait se débarrasser de ce qui l'étouffait. « Je... J'ai été puni », murmura-t-il.

Elle resta sidérée. « Puni... toi ? » Si Agostino était un piètre écolier, il n'était pas turbulent, et ses notes de conduite servaient plutôt à remonter sa moyenne. « Mais de quoi as-tu été puni ? C'était grave ?

– Non... non...

– Qu'est-ce que tu as fait ? Dis-moi. »

D'un discret geste du menton, il lui désigna le chauffeur. « Tout à l'heure... à la maison... »

Elle jeta un coup d'œil devant, au travers de la vitre de séparation, mais elle ne comprit pas ce qu'il voulait lui signifier. « Tu sais, il est inutile de chercher à gagner du temps, je l'apprendrai bien quand je lirai ton bulletin... Tu as été en retenue ?

– Non... »

Elle était contrariée. De ne pas connaître l'importance de ce qu'il avait commis l'inquiétait d'autant plus. Puis elle pensa que, s'il avait été puni et qu'il ne s'agissait pas d'une simple « colle », eu égard aux principes en vigueur au pensionnat, il avait dû subir un châtiment corporel. Et, dans ce cas, la gravité de la faute se lirait à la sévérité de la sanction. Elle le prit soudain par le bras et le tourna vers elle. « Bon. Je vais le savoir tout de suite. » Elle glissa la main sous son pull et le retroussa.

« Maman, non !... »

– Si. Je veux savoir. » Elle lui défit la ceinture de son pantalon.

« Pas ici, pas dans... ! » protesta-t-il, affolé, en indiquant des yeux la nuque du chauffeur.

Elle hocha la tête : « Ne t'occupe pas de Massimo, il regarde sa route. » Pour elle, les employés n'étaient que d'utiles animaux domestiques et ils faisaient partie de l'intimité familiale. Elle défit le bouton, tira la fermeture-éclair.

Il cessa de lutter. De toute façon, elle saurait. Il la laissa baisser son pantalon sur ses hanches.

« Allons ! aide-moi un peu. Si tu n'as rien fait de grave, tu n'as rien à cacher, n'est-ce pas ? »

Affreusement mortifié, il se souleva du siège en cuir pour lui permettre de tirer son pantalon et lui dégager les cuisses. Elle le prit par le bras et le tourna pour qu'il lui présentât le dos. Il sentit ses doigts légers attraper son slip, l'abaisser ; il entendit son exclamation assourdie. Elle lui passa lentement la main sur les fesses, et il se rétracta comme un escargot dans sa coquille.

« Mais tu as été battu... et d'importance encore ! »

Il ne répondit pas, gardant les yeux fixés sur le vide-poches de la portière comme s'il avait pu se faire plat comme un cahier et y disparaître. Il la sentit glisser les mains sous son pull, le soulever sur ses reins avec la chemise et le maillot, et malgré lui, il frissonna sous la caresse.

En découvrant les traces dont le dos de son fils était marqué, elle fut atterrée. « Agostino !... Ce n'est pas possible : ce n'est pas une, mais plusieurs corrections que tu as reçues !... » Elle le parcourait du bout des doigts. « On t'a donné le fouet... » Elle était interloquée. Elle revint aux fesses sur lesquelles elle passa doucement la main. « ... Et ça, ce sont des coups de canne... Et quoi encore ? » Elle était scandalisée. Elle laissa retomber le pull. « Remets-toi. »

Il se dépêcha de remonter son caleçon, et il se rajusta.

« Nous en reparlerons à la maison. Tu me raconteras exactement ce qui s'est passé. » Elle était très affectée. Après avoir souffert les incartades de Giancarlo, elle avait espéré que son cadet lui aurait donné plus de satisfactions ; et voilà qu'il semblait devoir en prendre la suite ! « Agostino, je ne suis pas contente de toi, pas du tout. Je suis même très déçue. »

*

Sur la façade de la grande villa, plusieurs fenêtres étaient déjà allumées. Agostino descendit de voiture et suivit sa mère à l'intérieur ; Massimo, derrière lui, portait son cartable et son sac de voyage, ainsi que plusieurs sacs en papier venant des grands magasins.

Dans le vestiaire du vestibule, Agostino retira ses chaussures pour mettre ses mocassins d'intérieur.

Monica ôtait son chapeau en disant à son chauffeur : « Vous donnerez les affaires d'Agostino à Maria-Angelina, qu'elle s'occupe de son linge. Et déposez mes courses dans ma penderie... Quant à toi, Agostino, va m'attendre au salon. Nous allons avoir une explication, tous les deux. »

Quand elle revint de son cabinet de toilette où elle s'était recoiffée et rafraîchie, elle trouva son fils debout devant une porte-fenêtre. Elle s'assit dans un fauteuil. « Viens ici. »

Il se tourna à regret et s'approcha, renfrogné. Ce n'était pas tout de se faire fouetter devant une classe entière, il fallait encore rendre des comptes à la maison.

Comme il restait le nez baissé, elle le saisit par le poignet et le fit avancer d'une petite secousse. « Regarde-moi, Agostino. Qu'as-tu donc fait pour mériter cela ?! »

Évidemment, il était inutile d'aggraver la situation en racontant une blague ; de toute façon, elle aurait tous les détails dans le carnet de correspondance. Pour autant, ce n'était pas facile à dire. Il avala sa salive et, la gorge serrée, il murmura : « J'ai copié... le corrigé du contrôle de math... »

Elle le regarda, sidérée. « Mais... Comment as-tu pu faire ça ?

– Je... Je suis entré dans la salle des professeurs... »

Elle n'en croyait pas ses oreilles. « Tu as pénétré dans la salle des professeurs et tu as recopié les solutions des problèmes ?! »

Cette fois il fut tellement noué qu'il ne put dire un mot.

Ce silence était éloquent. « Mais tu es un vrai gangster, ma parole ! »

Il trouva le mot ridicule et faillit sourire de dépit.

Elle réfléchissait rapidement. Il fallait absolument arrêter cela. S'il s'était permis de voler un corrigé, jusqu'où irait-il ?... Agostino était né un mois après la mort de son papa et, aujourd'hui qu'il grandissait, l'absence d'un père à la maison se faisait cruellement sentir. Il n'était pas question qu'il suivît les traces de Giancarlo qui, lui non plus, n'avait jamais connu son géniteur et qui, de surcroît, à l'âge de dix ans, avait découvert par les journaux dans quelles conditions son beau-père avait été exécuté.

« Ce que tu as fait est extrêmement grave. Il me faudra réfléchir à ce que je vais faire de toi. Mais il est intolérable que tu ne m'aies pas annoncé ton forfait tout de suite. Tu as essayé de gagner du temps. Tu espérais peut-être que je ne le saurais pas ? Je ne supporte pas que tu ne sois pas franc avec moi. C'est détestable. »

Elle le regardait, malheureuse : son garçon n'était plus le petit ange innocent d'antan, maintenant lui aussi devenait un voleur et un tricheur ; la déception était cruelle.

« Je vais te punir pour cela. »

Il tiqua, voulut dire quelque chose, mais les mots ne passèrent pas ses lèvres.

« Oui, je sais, tu viens d'être battu. Tant pis pour toi. Il faut absolument que tu changes de comportement. »

Et elle lui glissa les mains sous le pull pour le lui soulever sur le ventre.

« Maman, non... » gémit-il.

Sans lui prêter attention, elle défit sa ceinture.

Il se laissa faire, résigné, peut-être soulagé que l'abcès fût crevé. De nouveau, il entendit le crissement de la fermeture-éclair abaissée, il sentit son pantalon s'ouvrir sur ses hanches, descendre le long de ses cuisses, tomber sur ses chevilles... Pour seule différence, les mains qui le manipulaient étaient délicates et douces.

« Oui, c'est tout ce que tu mérites : être traité comme un petit enfant irresponsable et indocile ! » Elle parlait tout autant pour elle-même, car elle se sentait triste de ce qu'elle allait faire. Mais la crainte qu'Agostino ne tournât comme son frère aîné était la plus forte. « Lève les pieds. »

Il frissonna. Elle allait lui enlever le pantalon complètement ?... Un talon retenant l'autre, il dut retirer ses mocassins, dégager ses pieds.

Elle se leva, l'attrapa par le coude, et l'amena derrière le fauteuil. Malgré elle, elle ne pouvait s'empêcher de s'attendrir en le voyant comme cela, en chaussettes et en slip blancs. « Penche-toi en avant et ne bouge plus. » De deux doigts, elle lui appuya sur le dos.

Il détestait quand elle le conduisait de la sorte, en le prenant par le bras ou en le faisant avancer du bout des doigts, comme si elle répugnait à le toucher. Avec humeur, il eut un mouvement des épaules pour lui faire comprendre de le laisser, et il se courba sur le dossier, qui lui arrivait un peu plus haut que le ventre. Il l'entendit ouvrir la commode où elle rangeait le martinet. Il n'était pas inquiet outre mesure, elle lui avait retiré le pantalon mais il espérait qu'elle lui laisserait le slip et, de toute façon, elle ne frappait pas aussi fort que Monticelli.

Elle remarqua, en les refermant sur le manche du martinet, que ses doigts tremblaient légèrement. Elle ne s'en était pas servi souvent contre Agostino, mais Giancarlo en avait fatigué les lanières. Elle n'aimait pas du tout frapper ses enfants ; cela lui provoquait à chaque fois une émotion profonde qui la bouleversait. Elle referma le tiroir.

Elle vint derrière lui, lui posa la main gauche sur les fesses, froissa le caleçon, le baissa sur les chevilles. Elle revit les stries dont il était marqué. Il allait avoir mal ; elle sentit une bouffée de chaleur monter en elle. Elle se plaça sur le côté, et elle repoussa les vêtements pour lui découvrir les reins. Elle regarda avec tendresse le petit derrière qu'elle allait martyriser, et elle hésita. Puis, d'un coup, elle leva le bras et le rabattit sèchement. Il se redressa en poussant un cri aigu : il devait être encore très sensible de ce qu'il avait reçu au pensionnat ; ou peut-être aussi avait-elle frappé plus fort que d'habitude ? Elle frissonna. Elle remarqua qu'elle-même avait serré les fesses, comme si elle avait senti les lanières l'atteindre. Elle rougit : l'émotion qui l'emportait avait quelque chose d'ambigu ; elle n'aimait pas battre ses enfants, mais elle ne pouvait nier qu'appliquer une fessée lui donnait une sorte de fièvre, d'exaltation trouble, et elle en était honteuse. Néanmoins, elle leva le bras de nouveau.

Dans le vestibule, Maria-Angelina s'immobilisa en entendant des claquements entrecoupés de cris aigus. Le sac du petit Mansa à la main, elle resta un moment à écouter. « La patronne rosse son gamin, on dirait... » Et ça y allait ! Et ça durait ! Les plaintes traversaient la porte et montaient de plus en plus haut. Elle eut très envie de voir la scène. Il n'y avait pas longtemps qu'elle travaillait à la villa, et elle n'avait pas encore eu l'occasion d'assister à un tel spectacle ; il ne fallait pas rater ça !... Sans frapper, elle poussa la porte et s'arrêta sur le seuil. « Oh ! pardon... » fit-elle en feignant la surprise.

Le tableau était croustillant : la mère Mansa, mince et très élégante dans sa robe claire bordée de rouge, tenait le martinet en l'air, tandis que sa main gauche se posait gracieusement sur le dos de son fils pour retenir ses vêtements ; le gosse, courbé sur un fauteuil, le visage en pleurs, les cheveux répandus devant les yeux, exhibait un mignon petit cul qui avait attrapé une couleur framboise des plus intéressantes ; même ses cuisses étaient marquées de plusieurs cinglons roses.

Monica observa la bonne avec contrariété : non seulement son physique était déplaisant, mais elle n'avait même pas la politesse de frapper avant d'entrer ! « Maria-Angelina, laissez-nous, je vous prie », lui intima-t-elle d'une voix troublée.

« Pardonnez-moi, madame », fit-elle en se retirant. Mais elle était tout émoustillée.

Coupée dans son élan, Monica rabaissa le bras. Elle se rendit compte que la correction était largement suffisante. « Rhabille-toi... Et va au coin. À genoux. »

Agostino remonta son slip. Ses lèvres tremblaient de colère. Une nappe de feu s'était à nouveau répandue sur ses fesses, il avait l'im-

pression de les avoir à vif. Sa mère l'avait frappé bien plus fort qu'il ne l'avait pensé, et longtemps. Il lui en voulait énormément.

Maria-Angelina avait attendu un moment derrière la porte mais, comme il semblait ne plus rien se passer, elle était repartie. Dans la buanderie, elle posa le sac du petit sur la table de bois blanc et le renversa. Elle tria le linge qui était encore propre mais qu'elle avait consigné de repasser de nouveau, et le sale qu'elle laissait tomber dans deux paniers, la couleur dans un, le blanc dans l'autre. Madame Mansa l'avait aussi chargée de compter les slips sales – il devait y en avoir cinq – pour vérifier que le garçon en changeât bien tous les jours. Elle aimait faire cela. Elle les déplia un à un et en examina l'intérieur avec attention, essayant de deviner sur l'entrejambe, au-delà des traces jaune pâle de l'urine, si d'autres, transparentes, plus raides, ne témoigneraient pas d'une émission sexuelle. Mais elle n'en trouva pas. Le petit Mansa n'était pas encore fait, sans doute ; il avait une douzaine d'années, cela ne tarderait plus. Elle froissa le doux coton blanc entre ses mains rêches, et elle le porta à son visage ; elle inspira profondément pour en inhaler le parfum, légèrement acide. Ce qu'elle préférait, c'était les week-ends où, le soir, alors que le garçon venait juste de se déshabiller pour se mettre en pyjama, elle trouvait, au milieu des habits abandonnés dans la salle de bains, la petite culotte chiffonnée, encore chaude de la journée, encore un peu moite. Elle adorait ces senteurs de petit garçon ; elle adorait les petits garçons.

*

Monica rentra dans le salon que le soir plongeait dans l'obscurité et vérifia d'un coup d'œil que son fils n'avait pas bougé, agenouillé dans le coin. Elle alluma et retourna s'asseoir dans le canapé. « Agostino », fit-elle d'une voix radoucie, « tu peux venir. »

Il se releva péniblement. La demi-heure qu'il avait passée en pénitence avait fait redescendre sa colère. Il se sentait faible, les jambes cotonneuses, et il avait seulement envie d'aller s'allonger sur son lit. Sur le signe qu'elle lui fit, il s'assit à côté d'elle.

Elle lui caressa tendrement le front pour le dégager et lui ramener les cheveux sur le côté. « Tu ne recommenceras plus jamais cela ? » lui demanda-t-elle. Et comme il baissait les yeux sans rien dire : « Réponds...

– Non...

– Jure-le-moi.

– Je le jure... » Il avait répété sans penser à ce qu'il disait, juste pour se débarrasser de cet interrogatoire pénible.

Elle n'en fut pas dupe. « Ce n'est pas comme cela que l'on promet. Dis-moi : "Maman, je te jure de ne plus jamais tricher ni de ne plus jamais voler". »

De nouveau, Agostino se sentit rougir, humilié comme un petit enfant à qui on fait la leçon. Il rassembla ses forces. « Maman, je jure de ne plus tricher et de ne plus voler... »

– Bien. » Elle lui caressa la joue, puis lui posa la main sur la base du cou, sur le col de la chemise. « J'espère que tu es sincère... »

Il détourna les yeux en espérant que le sermon touchait à sa fin.

Elle lui prit le menton et le ramena vers elle pour le forcer à la regarder. « Agostino, je ne suis pas en train de plaisanter. Réponds-moi : es-tu sincère ? »

– Oui...

– "Oui, Maman".

– Oui Maman...

– Je l'espère ; sinon tu serais parjure. Et dans ce cas, quelle serait ta punition ?

– Je... je serais battu...

– Exactement. » Elle lui lâcha le visage et laissa glisser sa main sur le bras. « Et il va te falloir te mettre doublement au travail pour rattraper ce zéro. »

– Oui, Maman.

– Bien... Je compte sur toi. » Elle l'embrassa sur le front. « Je te pardonne pour cette fois. »

Elle l'attira contre elle, lui tenant la tête dans son cou, et elle le serra tendrement, lui caressant les cheveux pour le consoler, descendant effleurer la nuque étroite, fine et nerveuse. Elle aimait tant le toucher, le palper, le câliner ! Elle ne pouvait s'en empêcher ; il était si doux ! Pourquoi fallait-il que lui aussi commençât à faire des bêtises ? Elle se glissa dans son cou, remonta jusqu'à l'oreille ciselée comme un petit coquillage, joua avec le lobe délicat, si tendre, velouté, puis elle s'enfonça de nouveau voluptueusement dans les cheveux soyeux qui se retournaient entre ses doigts. Elle ressentait confusément que la correction les avait rapprochés, que ce moment avait renforcé leur intimité mutuelle ; il ne s'agissait que d'une autre façon de l'aimer, plus vive, plus intense – ne disait-on pas « qui aime bien châtie bien » ?... Puis elle se souvint des impressions ambiguës qu'elle avait ressenties pendant la fessée, et le sentiment d'une certaine indécence lui vint ; elle s'écarta.

« Maintenant, va te laver les mains. Tu dîneras dans la cuisine ; je reçois ce soir... »

Il se leva aussitôt, pressé de sortir, de se retrouver enfin seul, mais elle le retint encore par le poignet. Elle n'arrivait pas à le lâcher !

« Tu te changeras aussi : ton pull sent l'école. »

Sollicitudes

Après avoir dîné solitairement, Agostino monta se coucher. Il alluma en entrant dans sa chambre et, tristement, la regarda. Spacieuse, joliment décorée, il l'appréciait d'ordinaire, mais il était loin d'en profiter ce soir. Venant du rez-de-chaussée, il entendait la voix de sa mère, le rire d'apparat avec lequel elle accueillait ses invités, les réparties qu'on lui retournait. Il referma la porte. Ce n'était pas qu'il eût tellement envie d'être au milieu de ces adultes qu'il connaissait à peine, mais d'en être exclu le peinait.

Il traversa la pièce et entra dans la salle de bains. Il retira machinalement son pull – il était vrai qu'il en émanait une odeur déplaisante – et le laissa tomber par terre. Sa mère détestait qu'il fit traîner ses vêtements, mais elle ne le saurait pas, la bonne s'en occuperait dès le lendemain matin. Il dégrafa sa ceinture, défit son pantalon et, repoussant le mocassin d'un pied par l'autre, le retira. Enfin, le terrible déferlement d'épreuves de ce jour-catastrophe était terminé. Il déboutonna sa chemise, puis il l'écarta et la laissa glisser le long de ses bras. En attrapant son maillot pour le sortir par la tête, il croisa le reflet de son mouvement dans la glace du lavabo. Il pensa un instant regarder si les traces étaient toujours visibles sur son dos ; mais il ne voulut pas raviver son humiliation, et il se détourna pour baisser son slip.

Un pyjama gris perle était préparé sur une chaise. Il en passa le haut et le boutonna soigneusement ; le tissu, doux comme du satin, le rasséréna. Quand il enfila le pantalon et en serra le cordonnnet, ce fut comme si on lui caressait les cuisses, les fesses, et même son sexe fut flatté par le mouvement de l'étoffe ; ce frôlement voluptueux effaçait presque le feu dont on s'était acharné à le brûler.

Il étala du dentifrice sur sa brosse à dents. Il respectait scrupuleusement cette consigne, car il avait été terrifié par le tableau détaillé que sa mère lui avait fait des tortures qu'il endurerait s'il devait aller chez le dentiste – les piqûres à vif, directement dans la gencive, la fraise qui creusait la dent jusqu'au nerf, l'extraction à la pince des dents cariées... Il se frotta consciencieusement, tout le tour de la bouche. Il cracha, se rinça plusieurs fois, et s'essuya.

Il retourna dans sa chambre. Il avait défait sa montre et la posait sur la table de chevet quand la porte s'ouvrit ; c'était la bonne.

« Comment allez-vous ? » demanda-t-elle en refermant derrière elle.

Il fut étonné : c'était la première fois qu'une bonne venait dans sa chambre à neuf heures du soir, et peut-être aussi qu'on s'enquêrait si familièrement de lui ! Il remarqua également qu'elle n'avait pas frappé avant d'entrer, comme elle avait déjà oublié de le faire l'après-midi dans le salon ; sa mère n'aimait pas cette désinvolture et ne tarderait pas à la morigéner.

« Je viens vous mettre du baume pour la nuit. »

Il fut agréablement surpris. Il se demanda si sa mère se sentait tout de même un peu coupable de l'avoir frappé aussi longtemps et aussi durement.

Elle ouvrit un pot de baume de *Fioravanti* tout en lui disant : « Allongez-vous. »

Il s'assit sur le bord du lit, qui avait été ouvert pour la nuit avec le coin du drap et de la couverture retourné, et il dévisagea la femme. D'une bonne quarantaine d'années, à peine plus grande que lui, elle était d'aspect médiocre par l'inégalité de ses épaules et la mollesse de ses hanches, dont les contours déformés se dessinaient dans la robe noire, mal dissimulés par un petit tablier blanc. Son visage d'oiseau, anguleux, presque brun, déparé par l'ombre d'un duvet sombre au-dessus de la bouche gonflée, ne lui donnait pas non plus un air très agréable. Elle était cependant assez cordiale, ne faisait pas de chichis inutiles, et pour finir il la préférait à la pimbêche indifférente qui l'avait précédée.

« Allongez-vous », répéta-t-elle.

Le sourire qu'elle lui adressa plissa les rides qui lui encerclaient les yeux et découvrit des dents d'une blancheur douteuse ; deux au fond étaient en acier. Comme il hésitait, elle lui mit affectueusement le bras en travers des épaules, et elle le fit s'étendre à plat ventre.

Il sentit la main, petite et rêche, se faufiler sous son pyjama au niveau de ses hanches, attraper son pantalon pour le tirer, et, le nœud trop lâche du cordonnet s'étant défait, le faire glisser sur ses cuisses jusqu'aux genoux. Il s'étonnait de ses gestes décidés, de sa familiarité, du sans-gêne avec lequel elle entrait ainsi dans son intimité.

Maria-Angelina s'assit à côté des jambes du jeune garçon. Elle fut tout de suite très excitée en découvrant combien était mignon ce petit derrière et, surtout, à quel point il avait été maltraité : la peau tendre était traversée de stries d'un rose sombre, encore bien visibles. « Eh bien, elle y est pas allée de main morte !... Vous allez voir, le baume vous fera du bien. »

Malgré la vulgarité de la réflexion, il apprécia qu'elle ne fit pas de questions sur le motif de sa punition. Il tressaillit en sentant la pâte froide se poser sur sa peau.

« Bon, allez pas lui raconter que je suis venue, au moins... mais, vraiment, vous m'avez fait pitié. »

En apprenant qu'en réalité sa mère n'était pas à l'origine de ce réconfort et que, au contraire, elle n'avait donc eu aucune pitié pour lui, il fut envahi par un sentiment amer : elle se préoccupait moins de lui que la bonne !

Elle mit du baume sur une fesse, puis sur l'autre, et l'étala en tournant lentement pour le faire pénétrer. La peau du gamin était douce, fragile, délicate comme celle d'une pêche. Il avait un petit cul à croquer !

Agostino, les bras allongés de part et d'autre de l'oreiller où sa tête reposait sur le côté, après une première crispation causée par l'appréhension, ressentit petit à petit un apaisement, et il se laissa aller. Le silence dans la chambre était rassurant, à peine percé des vagues éclats de voix qui montaient du salon.

Maria-Angelina sourit en le voyant se détendre, et elle remit une dose du liniment pour que sa main continuât de glisser doucement. De la gauche, elle remonta légèrement le haut du pyjama pour lui découvrir les reins, et elle vint soigner les marques qui traversaient aussi le dos. Ce sillon, qui s'étirait entre les omoplates, était si délicieux, exempt de toute lourdeur, encore dans la fragilité des corps en accomplissement...

Elle ne savait pas pourquoi les jeunes garçons l'affriolaient comme cela. Comme toutes les petites filles, elle avait aimé jouer à la poupée, mais quand plus tard elle les avait abandonnées, au moment où elle-même quittait l'enfance, elle s'était découvert une attirance singulière pour la fraîcheur de corps juvéniles, délicats, un peu androgynes, avec une préférence pour les blondinets. Elle avait commencé par les singer, en demandant à sa mère de porter des pantalons et des pulls de garçon – comme si elle avait voulu déjà ressembler à ceux qu'elle aimerait plus tard... Elle s'était vite rendu compte qu'elle ne les regardait pas comme les adultes « normaux » regardaient un enfant. Ces corps lui faisaient un effet... particulier, sans qu'au début elle comprît exactement de quoi il retournait. Elle voyait bien qu'il n'était pas naturel qu'elle eût envie de les serrer contre elle, de les mignarder, de les embrasser, et même, à mesure que grandissait son désir pour eux, qu'elle s'imaginât les dévêtir, les mettre tout nus, les polluer de caresses indécentes, les amener à des jouissances de plus en plus éhontées... En devenant adulte, elle avait mis des mots sur cette attirance immorale, mais de savoir qu'il s'agissait d'une « déviance sexuelle » ne lui permettait pas pour autant de démêler les ressorts qui en étaient à l'origine. Cependant, de fait, elle ne s'était jamais intéressée à un homme ; qui plus est, chaque fois qu'elle en avait la possibili-

té, elle préférait opter pour une place où la famille comprenait un jeune héritier...

Le petit Mansa se laissait faire, il paraissait avoir accepté sa présence, et elle pensa qu'elle pouvait à présent se risquer plus loin. Elle lui glissa un doigt entre les cuisses, vint jusqu'à buter sur le périnée, puis elle remonta lentement vers le coccyx.

Il frissonna profondément. Ce que la bonne venait de lui faire était tout à fait inattendu, évidemment indécent, et cependant il ne broncha pas. Il y avait quelque chose d'absurde dans cette application qui n'avait pas de raison d'être à cet endroit puisqu'il n'avait pas souffert, néanmoins, en découvrant combien c'était troublant, les questions qui se bouscuaient en lui furent reléguées au second plan. Il n'avait jamais pensé qu'une caresse dans ce lieu intime, si reculé, si fermé, pût lui faire un effet pareil.

Elle reprit du baume, retourna entre les cuisses du petit et, cette fois, progressivement, elle appuya fermement pour s'enfoncer plus loin. À l'inverse de ce qu'elle avait craint, le gosse ne se crispait pas, au contraire elle le sentait tressaillir sous sa main. Devant la hardiesse, l'impudeur de cette intromission, son envie augmenta encore ; elle fut traversée par un frisson électrique. Elle s'immobilisa quand elle reconnut le petit accroc au fond de la fente. Elle graissa alors son doigt d'une nouvelle dose de pommade, et elle y retourna ; elle poussa au centre de la minuscule encoche. Après quelques rebuffades, pris par surprise, débordé par la matière gluante, le sphincter contracté céda sous la pression. Dès que son doigt fut engagé, elle l'enfonça lentement.

Agostino avait rouvert les yeux en poussant un gémissement de surprise. À part le thermomètre, on ne lui avait jamais rien introduit là !... Même si les bonnes successives ne s'occupaient plus de le déshabiller depuis longtemps, elles restaient toujours des intimes, assistant à son lever, prenant soin de son linge, venant dans sa chambre pour faire le lit ou le ménage même lorsqu'il y était ; toutefois, il n'y avait pas de question, elles n'étaient certainement pas autorisées à le toucher à cet endroit... Il crispa les reins, voulut se redresser, protester.

De sa main libre, elle lui appuya sur les épaules. « Non, ne bougez pas... laissez-vous aller... Vous allez voir, vous allez vous habituer, ça va vous faire beaucoup du bien. Rien de tel pour se détendre !... »

Dérouté, il se laissa allonger de nouveau. La sensation toute nouvelle de ce doigt en lui qui se tournait d'un côté puis de l'autre, qui ressortait à demi pour se renfoncer, était affolante. C'était comme un gros ver qui se serait introduit, qui aurait voulu atteindre le fond de ses entrailles.

Maria-Angelina déglutit de joie : elle était, ni plus ni moins, en train de doigter le petit Mansa !... Et le bougre se laissait plutôt faire, aurait-on dit ! D'excitation, au creux de ses cuisses, l'eau lui vint entre les lèvres.

Agostino respirait bouche ouverte, attentif à la lente reptation de ce lombric qui se promenait en lui, le glissement des phalanges noueuses qui s'égrenaient sur les bords de son orifice étroit, les retraits aussitôt suivis de nouvelles plongées. Et, la peur s'éloignant petit à petit, il se sentit pris d'une grande mollesse. Ce massage était indubitablement obscène mais, après tout ce qu'il avait subi aujourd'hui, il lui faisait un bien étonnant, quasi surnaturel. Il s'abandonna tout à fait pour profiter pleinement de ces sensations inconnues.

Après l'avoir travaillé un long moment, elle se retira. Une sorte d'ivresse lui faisait tourner la tête. Le gosse avait incontestablement pris du plaisir en découvrant cette pratique ; c'était un vrai petit pédé, en fait ! Et il venait d'être révélé à ses goûts passifs. Il ne tarderait plus à rechercher les garçons, dont le membre pourrait lui donner des impressions encore bien plus intenses...

« Vous voyez ? Quand je vous disais que ça vous plairait... » Elle s'essuya les mains dans un mouchoir qu'elle tira de son tablier. « Mais il y a une autre façon de soulager les peines... Tournez-vous sur le dos. »

Indécis, ne sachant toujours pas s'il devait ou non accepter ces pratiques obscurément interdites, il obéit pourtant. Il ramena son pantalon sur lui et se retourna. Il fut un peu effrayé en voyant l'épanouissement qu'avait pris le sourire la bonne : ses yeux étaient éclairés d'une lueur inquiétante, et une jubilation inconvenante avait envahi son visage. Il avait l'intuition qu'il n'aurait pas fallu que sa mère entrât dans la chambre à cet instant ; mais le bruit qui venait d'en bas le rassurait.

Elle lui posa la main sur le genou, pour l'habituer, puis elle remonta sur sa cuisse, en basculant petit à petit vers l'intérieur, jusqu'à frôler son entrejambe. Elle devina, dans la douceur du tissu satiné, la petite souris qui était sagement couchée là.

Il tressaillit. Que voulait-elle lui faire ?

« Vous inquiétez pas... Je vous ferai rien d'autre que ce que vous faites vous-même, dans votre lit, le soir... Quoique... j'espère que ce sera, peut-être, un peu mieux ? » Elle gloussa.

Il sentit la main étroite et sèche écarter la fente de son pantalon. Et, soudain, elle lui toucha le sexe ! Le cœur battant, il retint son souffle : les doigts de cette femme étaient en contact avec son organe, directement, à nu !... Cette fois, il fut définitivement convaincu qu'elle outrepassait les limites. Mais cette évidence fut ensevelie par

la sensation qui venait de son membre : il s'aperçut qu'il s'était tendu instantanément, d'un coup, mû par un déclic.

Elle sourit tendrement en sentant le petit sexe se relever et lui monter entre les doigts, dur comme une allumette. À douze ans, c'était merveilleux comme cela fonctionnait bien ! Il fallait seulement ne rien précipiter. Elle referma la main sur la jolie pine, faite comme un gros bourgeon, enveloppée d'une peau soyeuse, toute vibrante d'une énergie contenue, et elle se mit à la masser lentement.

Agostino se sentit pris dans une sorte de maelstrom, avalé, emporté. Ce massage, s'il était effectivement proche de celui qu'il se procurait à lui-même, était bien plus lent et surtout d'un effet infiniment plus puissant. Cela venait-il cette main étrangère ? dont il ne pouvait prédire le mouvement ? qui était à la fois plus rêche et plus chaude, plus dure, plus efficace ?... Il avait le cœur qui battait la chamade. Les ondes du plaisir lui montaient d'entre les cuisses jusqu'à la pointe de son membre et faisaient vibrer tout son corps. C'était presque une torture : il aurait voulu qu'elle accélérât et qu'il pût aboutir.

Elle eut ensuite envie de découvrir le gland, mais quand elle chercha à la repousser, la peau refusa de coulisser ; elle n'était pas encore faite. Elle décida alors de libérer le jeune garçon. Elle se pencha sur la pine qui dépassait du pantalon ouvert, pointue, effilée au bout, et elle l'avala. Elle la noya dans sa salive, et elle la fit rouler entre sa langue et son palais pour la chauffer, pour l'assouplir, et achever de la durcir.

Il avait été traversé par une décharge électrique ! Il crispa les doigts dans la couverture et fixa le plafond, bouche ouverte. Jamais il n'avait ressenti cela. Jamais. C'était mouillé, chaud, tressaillant, ça le prenait comme un animal. Il avait l'impression affolante d'être mangé et caressé à la fois ! L'effet était incroyable, extraordinaire !

Elle se recula en ramenant le petit organe dans l'anneau resserré de ses lèvres, puis elle pointa sa langue sur la fine ouverture à l'entrée du prépuce, l'écarta autant qu'elle pût, et tenta de lécher le fruit à l'intérieur ; mais la boutonnière s'entrebâillait à peine.

Il tressautait sur le lit ; il avait l'impression qu'on lui enfonçait des lames dans le ventre, des éclats de verre brillants... Il ignorait que son corps recelait de tels trésors.

Elle se redressa et, le reprenant dans la main, elle tira doucement sur le prépuce, comme pour l'allonger, profitant de son élasticité pour le faire dépasser du gland.

Agostino frissonna profondément. Ce nouveau et étrange traitement le laissait pantois. Les doigts de la bonne semblaient dotés d'un pouvoir surnaturel, d'un magnétisme qui se communiquait à son membre, et qui le pourfendait du bout des orteils jusqu'au sommet du crâne ; l'intensité de ce qu'il ressentait était telle qu'elle s'apparentait plus à de la douleur qu'à du plaisir.

Après avoir étiré plusieurs fois la peau, fine comme du latex, elle la retroussa au contraire autant qu'elle put, en prenant garde cependant à ne pas la forcer. Elle y remit de la salive, et elle observait les progrès obtenus, comment l'ouverture s'écartait petit à petit, proche de s'abandonner.

Agostino était repris d'appréhension. Que voulait-elle donc lui faire ? N'était-ce pas contre-nature de chercher à ouvrir cette enveloppe ? N'allait-elle pas lui faire mal, l'écorcher, le mettre à vif ?

Elle ramena ensuite la peau en avant, y introduisit adroitement l'extrémité du petit doigt à l'intérieur, entre le prépuce et le gland, et elle l'avança délicatement, autant qu'elle le pût, en prenant soin que son ongle ne le blessât pas.

Agostino avait jeté un cri bref, effrayé.

« N'ayez pas peur », murmura-t-elle. « Je suis juste en train de vous faire. Vous serez libre, après ! »

Elle fit le tour du gland avec sa phalange, en étirant le prépuce vers l'extérieur, de tous les côtés. Elle agissait avec fermeté, mais en prenant garde de ne pas faire mal au petit.

Agostino se cramponnait au lit, et sa respiration sifflait douloureusement entre ses dents serrées. « Non, je vous en prie, ça... non...

– Ne craignez rien, je fais très attention, je vous ferai pas mal. Mais il faut que votre petit bouchon voie le jour ! »

Quand elle vit que la peau avait commencé de se faire et supportait l'étirement, elle laissa de nouveau glisser de la salive sur la peau, et elle introduisit le bout de son second petit doigt entre le gland et le prépuce, un de chaque côté. Elle les écarta légèrement.

Le garçon grinça des dents. « Ha !... » gémit-il. « Aïe, ça fait mal...

– Mais non », affirma-t-elle d'un ton rassurant. « Il faut juste que vous vous habituiez... »

Puis elle refit le même exercice, en plaçant cette fois la phalange de ses petits doigts l'une sur le dessus, l'autre sur le dessous, et elle se remit à étirer la délicate membrane.

Agostino ne pouvait maîtriser le tremblement qui l'avait pris entier. L'idée qu'on s'introduisait sous sa peau et touchait à vif son organe lui semblait encore plus effrayante que la violation qu'il avait subie de son derrière.

Enfin, quand elle le sentit prêt, elle l'emboucha comme au début, le baigna de nouveau de salive, puis, formant un anneau de ses lèvres, elle força lentement le petit prépuce en arrière. Après une dernière résistance, il céda progressivement, et il roula en se retournant sur la base du gland, dur comme une fraise.

Agostino se crispa en ouvrant de grands yeux. L'anxiété se mua en panique : il avait effectivement senti quelque chose coulisser sur son membre, et les sensations qui lui en venaient s'étaient brusquement démultipliées. La moindre rencontre avec la langue, un simple mouvement de salive, chaque effleurement du palais dans lequel il était enfoncé, se traduisaient par des élancements inconnus.

Elle se retira, et elle examina avec une profonde satisfaction le premier décalottage du jeune garçon. « Ça vous fait bizarre, n'est-ce pas, d'être à l'air comme ça ?... C'est normal, il faut un peu de temps à votre petit oiseau pour s'habituer à l'extérieur. Il a été depuis toujours protégé dans son cocon, dans son nid ! Petit à petit, il va s'y faire. Et vous trouverez ça très agréable. N'ayez pas peur ! »

Il ne croyait pas plus que cela à ces bonnes paroles. Il ressentait une sorte d'étranglement à la pointe de son membre, accompagné effectivement d'une déplaisante impression de fraîcheur, et, même si son gland lui semblait devenu hypersensible, il ne trouvait à cet instant rien de particulièrement agréable à cela.

Elle lui reprit en entier la verge en bouche, l'enserrant à la racine, puis, pour le rassurer, elle le recalotta avec les lèvres. Elle entama alors un traditionnel mouvement d'aller-retour. Elle pressait l'organe tendu dans sa bouche, elle le sollicitait en y enroulant sa langue, elle le comprimait contre son palais, elle l'inondait d'une salive toujours plus abondante. Glissant la main dans le pantalon, elle ramassa sur le bout de ses doigts les bourses toutes dures, resserrées et aplaties comme des amandes, et elle les fit coulisser dans leur peau... Elle jubilait à l'idée qu'elle était en train de sucer le fils Mansa ! Elle lui avait doigté le cul, puis elle l'avait décalotté, et maintenant elle lui donnait son premier pompier tout en lui tripotant les couilles ! Elle polluait ce petit bourgeois, supposément vierge et innocent, pur comme un agneau !

Tout le corps d'Agostino était en révolution. Il était aspiré, perdu dans une eau chaude et gluante ; la tête d'un monstre compatissant l'avalait, le mangeait ; une souris le grignotait entre les jambes ; des éclairs électriques remontaient de ses parties exacerbées et ébranlaient tout son corps. Son plaisir gonflait comme un ballon, arrivait à des sommets inconnus, il avait de plus en plus peur de l'explosion qu'il sentait grossir en lui et qui s'annonçait terrifiante ; il redoutait ce qui allait se produire.

Elle se redressa, le reprit dans la main, tout gluant de salive, et elle accéléra le rythme. Elle ne pouvait pas rester absente éternellement, elle devait redescendre servir le dîner. Avec un sourire satisfait, elle le regarda se tordre dans le lit, le ventre creusé par l'intensité des sensations, la bouche ouverte sur l'inconnu, les cheveux répandus sur ses yeux fermés – on aurait dit qu'il était sur un gril. Il n'en avait plus pour bien longtemps.

Agostino sentit un déclic se faire dans son bas-ventre. Tout son corps fut parcouru par un séisme, une éruption le souleva qui fusait en tous sens, et il s'arqua sur le lit en gémissant, emporté par une jouissance aussi terrible qu'un coup de couteau, mais qui durait.

Elle vit soudain plusieurs petits jets d'un blanc laiteux sauter au-dessus de sa main et retomber sur ses doigts, sur le pantalon de pyjama. Elle eut un gloussement de joie : le coquelet avait juté ! Et, il n'y avait pas à en douter, c'était sa première fois ! Elle l'avait dépucelé !

Il s'affaissa dans le lit, exténué, essoufflé, ahuri par ce qu'il venait de vivre, à demi mort. Mais il savait qu'il ne pourrait plus se passer de cela.

Elle relâcha doucement la verge qui se détendait et, avec une intense satisfaction, elle se lécha les doigts. Ce sperme tout neuf avait un goût délicieux. C'était sa récompense... Elle pensa qu'elle ne se laverait certainement pas les mains pour servir le dîner ; tant pis si madame Mansa et ses invités, sans le savoir, respireraient ces effluves, la première jouissance du fils de la maison... !

Elle rabattit la couverture sur lui, et elle lui passa la main gauche sur le front, lui repoussant les cheveux. Elle lui demanda : « Vous allez mieux, à présent ? »

Il ne répondit pas ; il s'était endormi.

Stimulations

Monica s'assit au bord du lit de son fils : qu'il était beau illuminé par le soleil du matin, dans son pyjama d'un léger bleu canard qui allait si bien avec ses cheveux blond vénitien ! Elle l'avait bien choisi... Elle lui passa doucement la main sur le front et lui demanda : « Tu t'es bien reposé ?... Il est déjà dix heures. Il faut te lever, à présent. »

Agostino se redressa brusquement sur un coude. Il se rendit compte qu'il avait dormi profondément. Il fut aussi un peu surpris de se retrouver dans ce pyjama bleu alors qu'il se souvenait d'en avoir mis un gris la veille...

« J'ai trouvé la solution », continua-t-elle en lui caressant la joue tendrement. « Je vais engager un précepteur. Il te fera travailler tous les week-ends jusqu'à ce que tu remontes ton niveau. Mes amis m'ont donné le nom de quelqu'un de très bien, paraît-il, très efficace. Je l'ai appelé. Il vient te rencontrer aujourd'hui. En début d'après-midi. »

*

Agostino assis à son bureau était supposé faire ses devoirs, mais la grande fenêtre attirait son attention par laquelle il voyait le jardin, clair et nu, et le ciel, d'un bleu blafard ; il devait faire glacial dehors. Une demi-heure plus tôt, il avait entendu le précepteur arriver. Allait-il réellement devoir maintenant consacrer ses week-ends à l'étude ? Est-ce qu'une semaine de pensionnat ne suffisait pas ?

Soudain, la voix de sa mère l'appela depuis l'escalier : « Agostino !... Viens nous rejoindre au salon s'il te plaît... »

Il soupira et se leva. Quel genre de bonhomme allait-il trouver ?... Il descendit lentement les marches, traversa le vestibule, se résolut à pousser la porte du salon.

En découvrant l'homme, assis dans le canapé en face de sa mère, il eut le sentiment que la journée-catastrophe de la veille recommençait. L'atmosphère était différente, la pluie et l'obscurité étaient remplacées par une lumière sèche, un soleil polaire baignait la pièce, mais à cet instant elle était tout aussi sinistre ; car le précepteur lui fit très mauvaise impression. Il n'était pas grand, il portait une veste sombre avec une cravate claire, ses cheveux bruns étaient coupés courts et plaqués en arrière, les yeux s'enfonçaient sous des sourcils fournis, de part et d'autre d'un nez aux formes épaisses, et la bouche s'étirait, fine, un peu de travers, comme la trace d'un coup de couteau dans une mâchoire plutôt massive.

« Approche-toi », l'encouragea sa mère.

Il vit l'homme tourner la tête et le dévisager, comme s'il le jugeait déjà, et son regard bistre avait quelque chose d'inquiétant.

« Je te présente monsieur Loano, ton nouveau précepteur. »

Loano dévisagea le jeune garçon qui s'avavançait vers lui. Il le trouva tout de suite particulièrement mignon, le genre de petit faune dont il raffolait. Il examina le torse mince, moulé dans un pull blanc en jersey à col roulé, un vêtement d'intérieur manifestement, puis son regard descendit sur les hanches étroites, prises dans un pantalon en velours beige clair, et vint sur les jambes, longues et fines, terminées par des mocassins de prix, dont le cuir fauve paraissait souple comme un gant. Enfin, il releva les yeux et dévisagea le garçon. Les cheveux d'un blond aux reflets auburn s'éparpillaient comme un foin léger sur le front lisse, le petit nez était impeccablement droit, et la bouche étroite, soulignée d'une lèvre sensuelle, appelait une forme ou une autre d'outrage. Les yeux, d'une tendre couleur noisette, dénotaient cependant un caractère rétif. Il se dit qu'il allait se régaler à le réduire.

« Bonjour, Agostino », fit-il en adoptant une voix amène.

Agostino avait remarqué que le nouveau venu avait pris le temps de le détailler jusqu'aux pieds avant de le regarder en face, et il en

avait senti une vive humiliation. Il eut la confirmation qu'il n'aimerait pas cet homme.

« Viens près de moi », ajouta-t-il en tapotant le canapé à côté de lui.

Il ne put faire autrement que s'asseoir à côté du précepteur. Celui-ci aussitôt lui posa la main sur l'épaule, une main lourde et épaisse qui l'empoigna par la nuque, et cette familiarité le rebuta.

« Agostino, ta maman m'a dit ce que tu as fait. Je ne reviendrai pas là-dessus. Le passé, c'est le passé. Nous sommes là pour travailler, te faire progresser, te faire remonter la pente. C'est le meilleur moyen pour t'ôter l'idée de tricher. » Il sentait le cou du garçon, mince et nerveux, enveloppé dans le délicat col roulé en jersey, si doux qu'il lui en venait des envies de sacrilège. Il le relâcha non sans regret.

Agostino le vit se frotter les mains en les faisant tourner l'une dans l'autre, comme font certaines vieilles personnes maniaques avant de dire quelque chose qu'elles croient d'importance.

« Je viendrai tous les samedis, de 8 heures à 17 heures, avec une interruption d'une heure. Je ne viendrai pas pour tes devoirs, tu es assez grand pour les faire sans moi ; je viendrai pour te donner des exercices complémentaires.

– Mais alors... mes devoirs ?... » fit Agostino d'une voix plaintive.

« Tu les feras le dimanche, ou au pensionnat, à l'étude, pendant ton temps libre. »

Agostino déglutit. Il n'osa pas, devant sa mère, se rebeller contre cet inconnu, mais cela signifiait qu'il n'aurait même plus son dimanche, il lui faudrait encore faire des devoirs !

« Je te préviens : je te ferai travailler dur. Je veux la plus grande concentration : pas de petit camarade, pas de distraction. Il faudra que les domestiques soient avertis de ne pas nous déranger. Je demanderai même à madame ta mère de bien vouloir éviter de passer par ta chambre lorsque nous travaillerons.

– Bien sûr », acquiesça Monica. Elle était un peu émue en confiant son plus jeune fils à cet homme sévère : il l'avait prévenue qu'il se servirait de méthodes modernes, dont « l'électrostimulation », mais qu'il utiliserait aussi les moyens traditionnels. Cela étant, Agostino les subissait déjà au pensionnat ; et puis il avait bien mérité ce qu'il lui arrivait ; tout plutôt qu'il ne devînt à son tour un Giancarlo.

Loano détaillait le garçon de la tête aux pieds. « Nous nous installerons dans ta chambre, et tu porteras une "tenue de travail". Cela te mettra en condition, te concentrera, te rappellera que tu es dans le temps de l'étude. Tu mets bien une tenue de gymnastique, n'est-ce pas ?... Eh bien, c'est pareil. » Il le prit de nouveau par l'épaule et, lui approchant la main du cou, avec le pouce il retourna familièrement le

bord du col roulé ; il était incroyablement doux, probablement en cachemire. Il regarda madame Mansa : « La façon dont il est vêtu aujourd'hui, par exemple, n'est pas favorable : ce col montant, ces manches longues, ce pantalon qui lui tombe sur les chaussures, tout cela le referme sur lui-même, alors qu'il faut au contraire le dégager, l'ouvrir sur le monde de l'étude. »

Elle sentit qu'elle rosissait ; elle bougea dans son fauteuil. « Et... que souhaitez-vous comme... pour cette... "tenue de travail" ?

– Quelque chose de léger. Vous prendrez par exemple un petit polo à manches courtes, avec un short, ce qu'on appelle un "boxer-short", c'est-à-dire retenu par une simple ceinture élastique. Vous trouverez cela dans les magasins d'articles de sport... Et aucun sous-vêtement. Une paire de chaussettes montantes pour qu'il n'ait pas froid aux pieds, mais pas de chaussures.

– Cependant, il faudra bien qu'il porte un... un caleçon ?...

– Non, c'est inutile. Il changera de short régulièrement.

– Ah... »

Il retira la main. « Le but est que cette tenue soit facile à ôter. De cette façon, les sanctions sont simples à appliquer : il suffit de courber l'enfant sur un tabouret, et on peut le découvrir d'un geste ; c'est plus rapide. »

Agostino se sentit faible. Avant que la première leçon n'eût commencé, on prévoyait déjà tout ce qu'il fallait pour le punir !

« C'est ce que je pratique avec tous les élèves qu'on me confie. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi certains pensionnats renoncent à l'uniforme...

– Je vois... » Monica avala sa salive. Elle remarqua que son fils avait pâli.

« Pourrais-je à présent me rendre avec lui dans sa chambre ? Je voudrais commencer en évaluant son niveau.

– Naturellement », fit Monica en se levant, soulagée d'échapper à son malaise. « Agostino, conduis monsieur Loano. »

Tandis que le précepteur ramassait sa mallette, Agostino quitta prestement le canapé, et il alla ouvrir la porte du salon. Mais, au moment de sortir, des doigts se refermèrent soudain sur son bras et le retinrent fermement. L'homme lui souffla à l'oreille : « Laisse ta maman passer en premier ! »

Monica sourit au précepteur et passa devant eux. « À tout à l'heure ! »

Agostino enrageait intérieurement de se sentir maintenu comme un animal. Dès qu'on le libéra, il s'élança vers l'escalier.

Loano le suivit posément. En gravissant les marches, il observait devant lui le pantalon qui se tendait tour à tour sur les fesses du jeune

garçon, les reins étroits sur lesquels bougeait le fin pull blanc, les omoplates saillantes, les épaules qui se balançaient avec emportement...

Agostino entra dans sa chambre et resta planté au milieu, en cherchant à se calmer. Puis il se rendit compte que le précepteur ne l'avait pas suivi, qu'il était toujours sur le palier. Il se demanda un instant ce qu'il fabriquait ; il le comprit à l'instant où il l'entendit ordonner : « Tu reviens ici, et tu refermes la porte. »

Loano, très satisfait de cette entrée en matière, attendit que le garçon s'exécutât, les yeux baissés, furieux d'être humilié. Plus son élève était mignon, plus il voulait le rabaisser, le faire plier, le mettre sous le joug ; quand au contraire il n'avait pas d'autre choix que de prendre un disgracié, il s'apercevait qu'il devenait moins exigeant, presque laxiste, en fait parce qu'il lui était indifférent, tout simplement. Mais quand il était à ce point de son goût, comme celui-ci, il cherchait toutes les occasions de le mortifier, le ravalier, le toucher au vif, au cœur de son amour-propre... Après avoir passé son adolescence à ruminer les rebuffades infligées par les camarades qu'il entreprenait en vain, il avait choisi un métier qui lui permettrait de se venger de la Nature : car le physique ingrat dont elle l'avait affecté l'empêchait pour toujours d'atteindre les objets du désir ardent qu'elle lui avait par ailleurs insufflé, tout à fait insensible aux conséquences de cet amalgame mortifère.

Il prit le jeune garçon par l'oreille et, la lui tordant, il l'obligea de renverser la tête en arrière. « Je viens pourtant de t'en faire la remarque : un enfant est tenu de marquer le respect qu'il doit aux adultes. Tu ne m'as pas écouté. Et sache que, chaque fois que tu ne feras pas attention, tu seras puni. Tout de suite. » Il accentua sa torsion et enfonça l'ongle de son pouce dans le petit lobe de chair tendre. Il insista jusqu'à ce que le garçon gémit, puis encore, à le faire crier. Quand il le relâcha, le gamin fit un bond en arrière en se frottant l'oreille ; ses yeux lançaient des éclairs, et une larme brillait au bord de ses paupières.

« Maintenant, tu rouvres la porte. »

Brûlant de confusion, furieux mais impuissant, Agostino rouvrit la porte et attendit que l'homme voulût bien entrer.

Loano découvrit face à lui deux hautes fenêtres qui éclairaient la chambre ; devant celle de gauche, un bureau était mis de profil pour prendre la lumière de côté. Il y déposa sa mallette. « Voici donc où nous allons travailler... Il va nous falloir une seconde chaise, Agostino. »

Il s'amusa de la confusion du jeune garçon, qui commença par approcher une petite chaise d'appoint, avant de s'apercevoir que cela ne convenait pas et de sortir en chercher une autre.

Il en profita pour détailler la pièce : ainsi c'était dans ce lit que rêvait le petit bonhomme ? qu'il vivait ses premières commotions solitaires, visité par de troubles émois ? C'était devant la glace de cette armoire, au pied du lit, qu'il quittait son pyjama pour s'habiller le matin ?... Il adorait pénétrer dans l'intimité de ses élèves, découvrir la face cachée de leur petit monde. Dans le fond de la chambre, une porte plus étroite donnait probablement dans la salle de bains où il prenait sa douche, et il imagina l'eau chaude dégoulinant sur le jeune corps nu, tout moussant d'une savonnette légèrement parfumée...

Agostino, en revenant avec la chaise qu'il avait prise dans une chambre d'amis, trouva l'homme occupé à observer ses affaires, et il fut agacé qu'il s'immisçât dans sa vie privée. Il plaça la chaise à côté de la sienne.

« Très bien », fit Loano. « Nous n'avons pas encore ta tenue de travail, mais pour aujourd'hui nous allons nous arranger : tu vas te mettre en sous-vêtements. » Puis, comme le jeune garçon ne bougeait pas, sidéré, il ajouta d'un ton sec : « Allons, mon petit bonhomme, défais-toi, je te dis. Ne me fais pas attendre. Apprends que je n'aime pas cela ; pas du tout. »

Agostino fut écrasé par la honte que lui infligea le « petit bonhomme » ; mais, surtout, il ne pouvait se résoudre à se dévêtir devant cet homme. Il passa fiévreusement en revue les solutions possibles et n'en trouva qu'une. Il alla se réfugier dans la salle de bains dont il ferma la porte.

De rage, il avait les tempes qui battaient. Il se déshabilla. Il était mortifié à l'idée de devoir se présenter en sous-vêtements devant cet inconnu déjà odieux.

Loano attendait avec délectation : le petit ne s'en doutait pas, mais il aurait bien d'autres occasions de le voir se défaire devant lui... Quand la porte se rouvrit et qu'il le vit apparaître, en maillot de corps, slip, et chaussettes blancs, le poignet gauche ceint du bracelet en cuir de sa montre, les yeux baissés, un éblouissement monta en lui. Il serra les lèvres pour n'en rien laisser paraître. « Très bien... » murmura-t-il. L'émotion qui s'était emparée de lui était forte : il y avait longtemps qu'on ne lui avait pas confié un élève aussi adorable, aussi gracieux.

Il s'approcha lentement. Il lui prit le menton entre le pouce et l'index – malgré lui sa main tremblait légèrement –, et il lui redressa le visage pour l'examiner. Il voyait maintenant cette chair d'enfant de très près, en détail, il en sentait la matière vivante, le grain, le velouté de la peau, il percevait même le parfum qui montait des cheveux, discrètement musqué. Sur le front, sous la pointe des mèches éparpillées, les sourcils délicats invitaient le doigt à se poser, à suivre leur ligne aérienne surplombant les paupières baissées, bordées de cils légers, à peine plus sombres, tressaillant imperceptiblement. Les narines étaient

particulièrement attirantes, deux ravissantes minuscules coquilles d'escargot soutenant la petite pointe arrondie qui terminait le nez, et il aurait adoré les connaître, s'y enfoncer, les parcourir. Les lèvres, timidement entrouvertes, étaient ensorcelantes, laissant deviner dans leur pénombre les rangs serrés des dents nacrées, barrière gardant la langue, dissimulée dans un domaine très intime.

Il eut du mal à rouvrir la main, à le lâcher. Et, l'épaule nue apparaissant, au-delà de la bretelle du maillot, telle un petit pommeau qui attendait qu'on le prît, ce ne fut qu'en y laissant glisser les doigts ; il l'empauma franchement, comme pour l'éprouver. Il la palpa de son pouce, et la peau était d'un incroyable velouté, contrastant avec la rigidité de la clavicule qui saillait dessous. Il sentit une palpitation traverser son sexe : il s'était soulevé, il avait grossi... Il se reprit.

« Nous allons au préalable nous livrer à quelques exercices de... "d'assouplissement". »

Agostino, depuis un moment, à la façon insistante dont on le touchait, commençait à se poser des questions sur les véritables motivations du précepteur lorsqu'il avait exigé qu'il se présentât à demi nu. Cet examen qui durait, ce contact appuyé, trop familier, étaient très déplaisants. Était-il tombé en plus sur un vieux cochon ?

Loano se sentit vaciller, sur le point de faire une bêtise. Il avala sa salive et se dépêcha de se retirer, comme s'il avait posé la main sur la plaque brûlante d'une cuisinière.

Il alla s'asseoir dans le gros fauteuil qui était à côté du lit, et il examina le garçon, resté debout devant le bureau, indécis de ce qu'il devait faire.

« Agenouille-toi. »

Agostino dévisagea l'homme. À la surprise provoquée par cet ordre incongru se mêla un sentiment d'affreuse étrangeté. Des images de films qu'il avait vus sur la guerre soudain lui revinrent, et il se sentit comme un de ces prisonniers, à demi nus, livrés à des officiers SS sadiques. La panique le prit. « Mais... pour quoi faire ? » fit-il afin de gagner du temps.

Loano devina l'inquiétude du jeune garçon et se dit qu'elle le rendait encore plus charmant. « Agostino, je veux que tu m'obéisses sans discuter. C'est en cela que consiste cet exercice : vérifier que tu obtempères au doigt et à l'œil. Je veux te rendre souple comme un gant. »

Agostino le vit lever la main droite en écartant légèrement les doigts, désignant sans équivoque la main qui devait commander à ce gant.

« Agenouille-toi. »

Résigné à ne pas comprendre, il se mit à genoux, et, ne sachant quelle attitude prendre, il s'assit sur les talons.

« Non, tiens-toi droit, les bras le long du corps. »

Mécaniquement, il rectifia la position.

« Relève-toi. »

Il se remit debout. Il ne comprenait pas à quoi rimait cette pantomime.

« Maintenant, agenouille-toi de nouveau. »

Il dévisagea le précepteur : il se moquait de lui ?

« Dépêche-toi. Tu n'es pas assez rapide. »

Il prit sur lui : il se remit à genoux ; il resta droit, les bras le long du corps.

« À présent, tu vas te lever ou t'agenouiller chaque fois que je claquerai des doigts. Vas-y. » Il claqua des doigts.

Un voile rouge passa devant les yeux d'Agostino. Depuis quelques instants, il obéissait sans comprendre. Qu'y pouvait-il ? Sa mère l'avait remis entre les mains de cet horrible bonhomme, il n'avait aucun moyen de lui échapper, il était livré. Il se releva.

Loano fit claquer ses doigts plusieurs fois, jusqu'à ce que la mécanique fût bien huilée, que le temps de réaction se raccourcît, qu'il eût l'impression de commander le petit pantin à sa guise. Puis il le laissa en position agenouillée.

Il se leva. Il vint lui poser la main sur la tête, et il l'obligea de plier la nuque en arrière pour le regarder dans les yeux. « C'est mieux, Agostino. Tu as déjà fait des progrès. Mais ce n'est pas encore fini. Persévère, concentre-toi : il faut que tu te conformes à mes ordres automatiquement, sans réfléchir. » Dans sa paume, les cheveux du garçon étaient tellement doux, si souples entre ses doigts, ils le caressaient avec une telle suavité, qu'il sentit de nouveau une secousse redresser son membre.

« Relève-toi. »

Agostino espérait que cette comédie fût finie, mais il s'inquiéta de nouveau en voyant le précepteur retirer de sa table de chevet la lampe et le livre qu'il déposa par terre, puis la tirer au milieu de la pièce.

« Mets-toi à quatre pattes là-dessus. »

Il ne bougea pas : à quatre pattes sur la table ?! Abasourdi, il regarda le précepteur aller au bureau et ouvrir sa mallette, en sortir quelque chose de noir et de souple qu'il n'identifia pas.

Loano se planta devant le jeune garçon. « Décidément, je vais devoir travailler ta souplesse. Tu dors, ou quoi ? » Il le reprit par l'oreille, la lui pinça cruellement, et il l'amena à la table basse. Elle faisait moins d'un mètre de long, mais le gosse y tiendrait sans difficulté.

Gémissant de douleur, Agostino ne put faire autrement que d'y monter à quatre pattes.

Son matériel à la main, Loano fit le tour du jeune garçon juché sur la table tout en le caressant du regard : il était à la bonne hauteur, le dos étroit se creusait légèrement, et les petites fesses prises dans le slip se présentaient très bien. Il le sentait bouillir, gardant la tête penchée pour se dissimuler, les bras et les jambes raidis par la haine. Cela le stimulait : à défaut de se faire aimer, il se faisait détester ; tout était mieux que l'indifférence.

« J'utilise l'électrostimulation. C'est un procédé que j'ai inventé et que j'ai réalisé à l'aide d'un ingénieur de ma connaissance. Il est simple mais efficace. Plutôt que de te donner des coups de garcette pour te signaler chaque erreur que tu fais, je t'envoie une petite décharge électrique. Tu sais que tu t'es trompé et tu corriges de toi-même. As-tu compris ? »

Agostino écoutait à peine. Il comprenait surtout qu'on lui faisait prendre toutes ces postures à seule fin de l'humilier.

Loano lui donna une petite tape sèche sur la nuque. « Réponds-moi : as-tu compris ? »

– Oui... oui... » répondit-il au hasard.

« Bien. Je vais te mettre l'équipement en place, à présent. » Il se mit derrière le jeune garçon, lui attrapa le slip par la ceinture, et, savourant le moment, il le lui baissa en travers des cuisses.

Agostino sursauta. Il n'avait pourtant rien fait qui justifîât une fessée ?!

La vue de Loano se troubla un instant en découvrant le délicieux petit derrière, bien nettement fendu en deux, qui gardait encore le souvenir des corrections de la veille... Mais il se reprit. Il déroula son équipement, composé d'une robuste bande de tissu synthétique noire, d'une dizaine de centimètres de long, aux extrémités de laquelle étaient fixés d'un côté une poche semi-sphérique, faite dans une fine résille métallique noire, souple, de quelques centimètres de diamètre, et de l'autre un cône brillant, renflé comme une petite pomme de pin, resserré dessous, et terminé par un socle circulaire. Il posa la main gauche sur le derrière du jeune garçon, lui écarta la fesse, et il pointa le petit anus fermé. Il appuya fermement. Le plug anal, qui faisait moins de deux centimètres au plus large, vaseliné – non seulement pour aider à son intromission mais aussi pour améliorer les contacts électriques placés sur son col –, s'enfonça sans beaucoup de difficultés.

Agostino cependant poussa un cri de surprise ; il resta bouche bée. Quel était cet appareil qu'on lui introduisait comme un gros thermomètre ? Quel rapport cela pouvait-il bien avoir avec des leçons à apprendre ?! Le précepteur lui passa la bande de tissu entre les cuisses et la rattrapa sous le ventre.

« Redresse-toi. »

Agostino se déplia prudemment, toujours à genoux sur la table, guettant comment cet appendice bougeait en lui, se mettait en place, et gardait son petit orifice douloureusement écartelé.

D'une main, Loano écarta l'élastique de l'ouverture de la poche, de l'autre il attrapa par-dessous les petites bourses du garçon, il les glissa dans la résille en laissant le pénis flotter au-dessus, et il la relâcha au ras du ventre où elle s'assujettit en enserrant les organes. Puis il lui remonta le slip qu'il ajusta soigneusement, par-devant comme par-derrière. Un avantage supplémentaire à ce dispositif était d'offrir un excellent alibi pour manipuler les parties les plus intimes de l'élève.

« Mets-toi debout. »

Agostino descendit prudemment de la table, abasourdi par cet appareillage insolite que l'homme lui avait installé entre les jambes ! À quoi cela pouvait-il servir ? Il était très inquiet, mais il le fut plus encore lorsque le précepteur lui présenta un petit boîtier en plastique beige, de la taille d'un paquet de cigarettes, muni de plusieurs boutons, et qu'il lui expliqua complaisamment comment il fonctionnait.

« Voici une invention remarquable : une télécommande sans fil ! Nous l'avons adaptée de celles qu'on utilise aux États-Unis pour les télévisions. Elle communique par ultrasons avec l'appareil que je viens de t'installer, et qui est alimenté par une batterie contenue dans la fiche enfoncée dans ton derrière. »

Il montra à Agostino les deux boutons poussoirs, respectivement marqués *Posteriore* et *Anteriore*, et la molette graduée de 0 à 10.

« Regarde. Je règle d'abord le rhéostat au plus faible, à 1. » Il appuya sur le bouton *Posteriore*.

Aussitôt Agostino sursauta en poussant un petit cri de surprise. Il avait senti, tout le tour de son orifice, comme une série de piqûres d'aiguille.

« Tu vois ?... Mais je peux procéder autrement. » Il ramena le rhéostat à 0, appuya sur le bouton *Anteriore* en le maintenant pressé, puis il tourna lentement la molette.

Agostino sentit monter, sur ses parties prises dans la poche en maille métallique, un léger frémissement qui, à mesure que le précepteur avançait sur la gradation, se mua rapidement en des décharges, de plus en plus intenses, sous lesquelles ses organes se rétractèrent. Il poussa un gémissement qui monta crescendo, et il eut le réflexe de porter les mains à son ventre pour arracher cette machine infernale enfermée dans son slip !

Loano relâcha le bouton. « N'y touche pas ! C'est interdit. Tu ne voudrais pas en plus que je doive t'attacher les mains, non ?... Réponds.

– Non...

– Bien. Nous allons maintenant faire un test. »

Il retourna s’asseoir dans le fauteuil. Le gamin, resté debout au milieu de la pièce, paraissait vraiment ébranlé. Il prépara le rhéostat sur 3.

« Récite-moi tes déclinaisons. La deuxième : *dominus*, le maître. »

Agostino à peine remis des effrayantes sensations qu’il venait de subir, ne parvint qu’à répéter en bafouillant : « Les... les déclinaisons... ? »

– Ne fais pas le sot. Dépêche-toi. »

Agostino essaya de se concentrer, puis prudemment il récita : « *Dominus... domine, dominum, domini, domino, domino... Domini, domini, dominos, minorum, dominis, dominis.* »

– Bien. Maintenant *puer*, l’enfant.

– *Puer, puer, puerum, pueri, pueri...* » Il poussa un cri aigu. Une brève douleur entre les fesses, comme une piqûre d’abeille, l’avait interrompu. Ahuri, il examina le précepteur qui le dévisageait comme un serpent derrière ses paupières mi-closes.

« Tu t’es trompé. Recommence. »

Lentement il répéta : « *Puer, puer, puerum...* » puis il se rappela et enchaîna : « *pueri, puero, puero.* »

– Bien. La troisième, maintenant. Les imparisyllabiques : *dux*, le chef. »

Agostino sentit la transpiration lui venir aux aisselles. Il avait toujours beaucoup de mal avec celle-ci. À lui seul, le mot *imparisyllabique* était effrayant, et l’appareillage qu’il avait à l’entrejambe achevait de le déstabiliser. Il commença lentement : « *Dux, dux, ducem, ducis, duci, duci...* » Il sursauta en se cambrant et en gémissant. Une nouvelle décharge dans les fesses, plus vive que la précédente, l’avait arrêté. Il chercha quelle erreur il avait faite, mais ses idées s’embrouillaient, il ne trouvait pas. Il répéta encore plus lentement, redoutant à chaque instant l’effet de la terrible sanction : « *Dux, dux, ducem, ducis, duci...* Je ne sais plus », avoua-t-il.

« *Ducis, duci, duce !* » s’exclama le précepteur. « Continue. »

– *Duces, duces, duces, ducorum...* » Il bondit sous une nouvelle décharge. Les larmes lui vinrent aux yeux. « Je ne sais plus... »

– *Ducum*, voyons ! Reprends. » Loano monta le rhéostat entre 3 et 4 et prépara son doigt sur le bouton *Posteriore*. Il gardait l’autre pour une utilisation plus longue, modulée avec la mollette, par exemple pour obtenir un résultat nécessitant un effort soutenu.

« *Duces, duces, duces... ducum... ducis...* »

Loano sourit et appuya sur le bouton. Avec satisfaction, il vit aussitôt le gamin agité par un nouveau spasme, plus long que les précédents. « *Ducibus*, enfin ! » C’était fantastique de pouvoir le torturer à

tout instant, à volonté, exactement selon son plaisir, sans qu'il n'y pût rien. Quand il le regardait se tortiller ainsi, sous la simple pression de son doigt, il avait de plus en plus de mal à le relâcher. Il devait faire attention à ne pas abuser de ce merveilleux outil, que le petit bonhomme n'allât pas se plaindre à sa mère. Le traitement avait beau ne laisser aucune trace, il valait mieux garder les parents ignorants du procédé, on risquait toujours que l'un d'entre eux ne montrât quelque sensiblerie.

« Reprends.

– *Duces, duces, duces... ducum... ducibus... euh... ducibus ?* »

Tremblant de peur, il vit le précepteur se lever, mais ce fut pour poser le boîtier infernal sur le bureau.

« Voilà, mon petit Agostino. Tu as vu maintenant comment nous allons travailler ensemble. Je pense que tu as saisi tout l'intérêt de connaître tes leçons par cœur, n'est-ce pas ? » Il lui sourit.

Agostino fut frappé par l'expression de cruauté qui souleva le coin de sa bouche.

« Mets-toi à ton bureau, à présent. Nous allons faire un test de tes connaissances en mathématique. Prends une copie double. »

Agostino en s'asseyant sentit la proéminence s'enfoncer un peu plus entre ses fesses ; la poche bougea sur ses organes en les irritant. Que cet instrument fût inactif à cet instant le rendait presque plus menaçant, il redoutait à tout instant qu'il ne se déclenchât sans avertissement et le soumit de nouveau à cette horrible torture. En tremblant, il ouvrit un tiroir pour prendre une feuille.

Loano se plaça derrière le garçon et lui posa la main sur la nuque. « Auparavant, je vais encore te dire deux-trois choses. » Il ne se lassait pas de lui toucher le cou, mince, très doux, délicat comme celui d'une jeune fille, mais durci dans le rejet qu'il avait de lui, et il prit plaisir à s'imposer, à l'enserrer comme dans une pince. « J'ai, en général, d'excellents résultats avec mes élèves. Mais, avec toi, nous allons viser l'excellence. »

Agostino le vit sortir de sa mallette quelque chose qu'il posa sur le bureau, juste devant lui. Ses yeux s'agrandirent d'effroi en découvrant une cravache !... Elle n'était pas plus longue que cinquante centimètres, tressée dans le même osier que les fauteuils de jardin, sur la terrasse, mais plus fine, plus serrée, et plus flexible. Sur le buvard vert, en travers de la copie blanche, elle paraissait inerte, presque anodine, banale ; et en même temps il était terrorisé par la puissance qu'elle recelait, plus adaptée à la croupe d'un cheval, totalement incongrue dans sa chambre.

« Elle sera pour toi chaque fois qu'à l'école la moyenne de tes notes sera en dessous de 16. »

Agostino eut une sueur froide. 16 était un nombre féérique, réservé dans sa classe occasionnellement à quelques élus, absolument hors de sa portée ! Il ne fit même pas attention aux mains de l'homme qui l'empoignaient par les épaules et lui faisaient une sorte de massage rude et autoritaire, en manière d'encouragement.

Loano, en enfonçant les doigts dans la chair tendre du jeune garçon, en haut de son dos, jouissait du trouble dont il avait achevé de le bouleverser avec cet objet redoutable, chargé de le fouetter, capable de lui procurer une douleur foudroyante. Il se pencha derrière son oreille, et il lui souffla : « Et l'excellence, sois-en certain, nous allons y parvenir. »

Il se rendait compte que son phallus était maintenant tout à fait droit, tendu à bloc, et seul le dossier de la chaise, comme une grille de prison, le séparait de ce jeune corps qu'il aurait tellement voulu pouvoir soulever, courber sur le bureau, et pourfendre de tout son long. Quand lui serait-il révélé la volupté que recelait ce jardin interdit ? quand en parcourrait-il enfin l'étroit chemin, humide et chaud ? quand donc connaîtrait-il ces chairs secrètes, qu'il se représentait comme merveilleuses, les plus suaves, exquisés au dernier point ?...

Le scandale

Elle avançait dans le couloir plongé dans la nuit. Elle s'arrêta devant la porte. Jusque-là, si on l'avait surprise, elle aurait pu facilement justifier sa présence ; ensuite, ce serait impossible. Pourtant elle n'hésita pas ; elle tourna la poignée. Elle fut étonnée de trouver la chambre dans un clair-obscur : la lampe de chevet était encore allumée.

Agostino avait instinctivement refermé son livre, mais il n'avait pas eu le temps de le cacher, et il resta figé, le cœur suspendu, jusqu'à ce qu'il reconnût la bonne. Il n'avait rien entendu arriver. La respiration lui revint lentement. Que diable venait-elle faire ici, en pleine nuit, et de plus en robe de chambre ? Il la dévisageait, tandis qu'elle refermait silencieusement derrière elle, qu'elle s'avancait, et il cherchait à comprendre, à la fois inquiet et intrigué, ce que cet événement singulier allait encore lui amener.

« Je ne vous réveille pas, je vois... Vous ne parveniez pas à dormir ? » Elle s'assit sur le bord du lit. Elle lui sourit, attendrie par son air embarrassé. Elle lui prit le livre des mains et en regarda la couverture : sous le titre, *I ragazzi della via Pál*, une bande de jeunes garçons

aux vêtements en lambeaux, alignés comme un bataillon de gueux, était passée en revue par un adolescent aux cheveux d'or, qui avait la mine altière d'un héros salvateur. Elle le déposa sur la table de chevet, puis elle dévisagea le fils cadet de la maison. Il était très beau dans son pyjama bleu canard, celui qu'elle lui avait mis la veille au soir sans qu'il s'en rendît compte, à la place du gris qui avait été taché. Pendant qu'il dormait, assommé par la commotion, elle l'avait manipulé, déshabillé, elle avait effleuré ses membres nus et tièdes, puis elle l'avait rhabillé, comme une petite fille fait avec sa poupée – un magnifique baigneur ! Elle lui caressa la joue tendrement.

La main était rêche, et Agostino la reconnaissant se rappela ce qu'elle lui avait fait la veille. Peut-être ne voulait-elle rien d'autre que recommencer ? Il n'en avait pas moins d'appréhension que de désir, espérant autant revivre l'épisode extraordinaire de la nuit précédente qu'il redoutait de se confier une nouvelle fois à cette étrangère imprévisible.

Elle laissa descendre la main sur le menton et en suivit lentement la ligne. « Vous avez aimé ce que nous avons fait hier ? »

Agostino était tétanisé par cette caresse, à la fois douce et un peu râpeuse, qui maintenant lui descendait dans le cou, se glissait sous le col de son pyjama, s'enfonçait lascivement jusqu'à sa nuque. Il se sentit rougir ; et il fut inquiet en voyant alors sur le visage de la bonne monter un sourire plein d'appétit, qui redressait les coins de sa bouche et lui plissait profondément les joues.

« Oui, je sais... t'as aimé ! »

Il se rendit compte qu'elle venait de le tutoyer, et cette inconvenance n'était pas moindre que celle de la main enfoncée sous ses cheveux, de ce pouce qui remontait derrière son oreille, qui le massait impudemment.

Elle passa le bout du majeur sur les lèvres du petit ange, y appuyant à peine. « Je m'en doute bien, que t'aimes faire des saloperies... »

Il resta sidéré, incertain d'avoir bien entendu ce qu'elle venait de dire !

Sous son doigt, la bouche du gamin était incroyablement douce, tiède, animale. Elle sourit : « T'es un petit cochon, hein ?... »

Cette fois, il n'y avait plus à douter. Le gros mot l'avait choqué, lui dont sa mère pourchassait sans merci la moindre incorrection, et une vague de chaleur lui monta à la tête.

« Oui, bien sûr, t'es comme tous les petits merdeux, t'aimes faire des saletés, rien d'autre ! » Elle insista sur les lèvres délicates, les entrouvrit, longea les petites dents régulières, se faufila en les écartant, trouva la langue humide qui s'agita sous son intrusion. « Ça t'excite,

hein, que je te mette le doigt là ?... Je sais, les polissonneries, ça te plaît ! »

Honteux jusqu'à la pointe des cheveux d'entendre ces grossièretés, il la vit soudain se relever, attraper le drap et les couvertures ensemble, et les rabattre sur le pied du lit. Il ne bougea pas, pétrifié dans l'attente de ce qui allait se passer. Elle se campa bien en face de lui et, sans vergogne, dénoua la ceinture de sa robe de chambre. Elle en écarta les pans et la laissa glisser le long de ses bras. Sidéré, il la découvrit entièrement nue ! Elle n'était vraiment pas belle, son corps massif était marqué par des seins aux formes flasques, et un effrayant buisson noir se tenait au bas de son ventre comme un Pluton gardant l'entrée de l'Enfer. Répugné et fasciné à la fois, il commença d'avoir franchement peur.

Elle se rassit à côté du garçon. Il n'avait pas bronché, allongé sur le dos, les épaules à peine soulevées par les oreillers remontés contre la tête de lit, les jambes parallèles, les bras abandonnés. Quand elle se mit à lui déboutonner le haut du pyjama, il ne protesta pas, muet, comme tétanisé. Elle le défit jusqu'en bas, puis elle en écarta doucement les pans sur ses bras. Elle lui posa la main sur le ventre. Il était chaud, fragile, d'une délicatesse ineffable. Elle la remonta lentement, sinuant sur sa poitrine, frottant ses tétins, deux taches d'encre sur une feuille de cahier, à peine discernables dans la pénombre. Il ne bougeait pas, comme s'il avait cessé de respirer. Rassurée, elle se pencha en avant, lui glissa une main derrière la nuque, et elle l'embrassa sur la bouche. Ce fut tellement délicieux d'avoir sous les siennes ces petites lèvres si délicates, tremblantes, sursautant sous l'étreinte de son baiser !

Épouvanté, paralysé, il s'était fait recouvrir par le mufler de la bonne ! Il se cramponna des deux mains au matelas ; il ne savait que faire. Soudain, une chose épaisse et gluante lui repoussa les lèvres, lui écarta les dents, entra en lui ! Horrifié, il se raidit en s'arquant en arrière, mais il ne put s'échapper de la main qui le retenait fermement par la nuque. Il fut envahi par ce morceau de chair gonflée qu'accompagnait une odeur déplaisante, et un vif écoëurement le submergea.

Elle s'écarta, sans lui lâcher le cou, et lui sourit de nouveau. Il paraissait profondément ébranlé, perturbé par ce qu'il venait de connaître, comme perdu : elle l'avait brusquement sorti de son monde enfantin, de son univers douillet et préservé !... Tandis qu'elle remontait la main sur sa tête, qu'elle fourrageait lentement dans la douceur des cheveux qui se tordaient entre ses doigts, elle sentit ses mamelons durcir, son ventre se déclencher et, déjà entre ses lèvres refermées, s'accumuler une eau qui ne tarderait pas à déborder.

Malgré les sentiments contradictoires qui l'agitaient, Agostino se laissa faire quand elle lui passa un bras derrière la nuque pour le soulever des oreillers et qu'elle lui retourna la veste de pyjama sur les épaules. Il sentait le corps nu de la femme, tout proche de lui, chaud et lourd, et d'effroi il tremblait légèrement. Cependant, même si tout cela l'inquiétait, il voulait connaître la suite.

Elle acheva de lui retirer le haut de pyjama, le lui fit glisser derrière le dos, et le laissa tomber par terre ; puis elle redéposa le garçon sur les oreillers. Elle accompagna son mouvement d'une longue caresse depuis les épaules vers la poitrine, le ventre, les hanches. Elle vint sur le devant du pantalon.

En sentant les doigts robustes, endurcis par les tâches ménagères, caresser son membre au travers du tissu fluide et satiné, il se tendit aussitôt. Il y avait définitivement dans cette main un influx qui opérait sur son organe, qui le réveillait instantanément. Il ferma les yeux, honteux d'être aussi faible, aussi facilement manipulable.

Elle retrouva le bonheur de sentir la petite chandelle lui monter entre les doigts, comme allumée par son simple contact, et de la voir sortir spontanément par la fente du pantalon. Elle ne la tripota qu'un court moment, juste le temps qu'elle s'affermât, qu'elle se dressât bien nettement, pointant en l'air obscènement dans cette chambre de petit garçon sage. Avec gourmandise, elle tira sur le nœud du cordonnnet, ouvrit le pantalon, et le descendit le long des cuisses. Elle le dégagea des pieds avant de le repousser par terre à son tour.

Tout nu devant elle et elle devant lui, Agostino ne savait ce qui était le plus indécent, et il gardait les yeux baissés pour échapper à son embarras. Il la sentit lui prendre la main et l'amener sur sa poitrine. Il tressaillit en découvrant le contact de cette peau, souple, au toucher un peu gras, moite. Elle le conduisit tout le tour de son sein, une masse chaude et rebondie, trop molle, trop abondante, opulente. Il eut soudain sous les doigts un téton cylindrique, dur et flexible, contre lequel elle les écrasait, et il trouva cela dégoûtant.

Elle serrait la petite main dans la sienne, et elle se caressait en la dirigeant sur un mamelon puis sur l'autre, la refermant sur ses pointes, la pressant contre elle. Malgré ce qu'avaient d'artificiel ces attouchements où le garçon ne prenait aucune part active, de sentir les doigts minces s'égrener sur elle la faisait tressaillir de bonheur. Elle les amena sur son ventre, les y promena longuement, sans craindre de le rebuter avec ses chairs que l'âge avait détendues ; elle n'espérait pas le séduire, elle voulait juste profiter de lui. Elle lui poussa la main plus bas, dans l'angle de ses jambes, et le petit lui opposa quelque résistance, mais elle le força et la lui plaqua sur son sexe. Lui saisissant les doigts qui se tortillaient en vain pour lui échapper, d'autorité elle les lui in-

troduisit entre ses lèvres. Un sourire jouissif s'épanouit sur son visage : la main du jeune maître de maison enfoncée dans sa chatte !

En sentant l'épaisse toison frisstée s'accrocher à ses doigts, Agostino avait eu un sursaut écoeuré, mais son effarement redoubla quand, au milieu de cette chair molle et informe comme une escalope, surgit soudain une eau visqueuse. Il voulut se rétracter, mais elle le tenait fermement par le poignet, et elle le força pour l'introduire en elle.

Elle tressaillit en sentant les petits doigts effilés s'agiter dans sa vulve. Elle les contraignit à s'enfoncer plus avant, et elle contracta dessus ses muscles pour les enserrer dans sa chair. Des éclairs de jouissance fusèrent depuis son ventre.

Épouvantablement dégoûté, Agostino se débattit et d'une secousse libéra sa main, qu'il trouva toute barbouillée d'un jus gras et collant. Mais la bonne était vive, et elle lui reprit aussitôt le poignet.

« Allons, détends-toi... Laisse-toi faire, petit couillon... Viens, caresse-moi le bouchon... »

Elle lui ramena les doigts sur elle, en haut de sa fente, et les poussa sur son bouton. Il s'était gonflé et lui envoya des décharges sublimes sous cette rencontre désordonnée. Mais la passivité du garçon ne lui permit pas la caresse précise qu'elle eût voulue.

Soudain Agostino fut repoussé, la bonne l'obligea de se reculer vers le mur, et elle s'allongea sur le lit, à côté de lui, dans une proximité affolante. Elle l'enlaça dans ses bras robustes et flasques à la fois, les seins aux pointes saillantes s'enfoncèrent dans sa poitrine, le ventre mou se colla au sien, il sentit les jambes, épaisses, chaudes, s'enrouler à nu autour de ses cuisses, et, le saisissant par la nuque, elle le reprit à pleine bouche. Il fut enveloppé, emporté par une avalanche de chair, à demi enseveli.

Tout en lui fourrant la langue profondément dans la gorge, elle roula sur lui, le couvrant de toute sa masse, et elle exultait d'avoir sous elle le corps du garçon entièrement livré, enfermé dans ses rets, en plein contact avec le sien. Elle sentait les tressaillements des jambes entre ses cuisses, le ventre si fin sous le sien si ample, la poitrine frémissante qu'elle écrasait de ses seins. Elle le tenait fermement d'une main crispée sur la fragile attache de sa nuque, et elle promenait l'autre par-dessous sur son dos, ses reins, ses cuisses, minces comme le bras d'une jeune fille. Elle la referma sur une fesse, et elle serra lentement, de plus en plus intensément, enfonçant les doigts comme une griffe dans la chair délicate, jusqu'à ce qu'il se tortillât sous elle comme un gardon pour tenter de lui échapper. Puis elle se contorsionna, lui attrapa sa petite pine, elle la poussa entre ses cuisses tout amollie qu'elle était, elle l'embrouilla dans ses poils, et elle l'avalala entre ses lèvres. L'introduisant comme un suppositoire le plus loin qu'elle put, elle la serra ensuite vivement dans ses muscles.

Il étouffait, se débattait, il essayait en vain d'échapper à cet ensevelissement, à ce grand corps qui le recouvrait, ce poulpe carnivore qui avait refermé ses tentacules sur lui, et il se rendait à peine compte qu'il était entré dans la femme, que son membre s'était enfoncé dans sa chair intime, qu'il l'avait pénétrée.

Enfin elle se redressa, et elle regarda la tête ébouriffée du garçon, sa bouche brillante de salive, ses yeux affolés. Pourtant, il ne savait pas encore ce qui l'attendait ! Elle était emportée par le désir forcené de le soumettre à la plus infecte des lubricités. Elle ne cherchait pas seulement à le faire jouir, ou à jouir de lui, elle voulait aussi le salir, l'avilir, le corrompre. Ce petit ange devait rencontrer les démons, se confronter à l'œuvre du diable ! Telle une sorcière, elle avait envie de barbouiller sa beauté, de la souiller, de flétrir sa « pureté ». Rien ne l'excitait comme le contraste d'un jeune corps vierge et innocent soumis à des dépravations immondes ; et elle ne savait pas non plus pourquoi elle avait ce goût. Elle se souvenait, enfant, d'avoir fait subir toutes sortes d'avanies à ses poupées, leur crachant dessus, les traînant dans la boue, leur donnant des fessées pour les punir... Mais les punir de quoi ? Elle n'en avait aucune idée. Elle savait seulement qu'à cet instant elle avait une folle envie de scandale ; elle allait porter le stupre dans la maison ; elle allait déverser sur ce petit être un tonneau d'ordures ; et elle adorait en particulier l'idée que sa mère continuerait à vivre paisiblement, sans jamais deviner que son « petit garçon » avait été l'objet de dérèglements obscènes, ni par quelles débauches il était passé.

Elle retira les oreillers de derrière lui, et elle l'obligea de descendre un peu dans le lit. Puis elle pivota d'un demi-tour tout en se mettant à quatre pattes au-dessus de lui. Elle allongea les jambes, abaissa le bassin de manière à le lui poser sur le visage, présentant sa vulve ouverte sur l'angle de sa tête, et, alors qu'il bondissait pour lui échapper, elle le contint en se couchant de tout son long sur lui. Elle l'enlaça par la taille et s'accola étroitement à lui pour achever de l'immobiliser. Il se débattait comme un fou sous elle. Tranquillement, elle engloutit dans sa bouche la petite pine qui flottait vers elle, puis elle commença avec les reins un lent mouvement de reptation sur son visage.

À demi asphyxié, épouvanté par le cloaque poilu, ruisselant et poisseux, qui l'aveuglait, Agostino tentait de la repousser de toutes ses forces, mais elle était trop lourde pour qu'il pût la renverser. En tordant la tête en arrière, il parvint à se dégager et à respirer, mais cette furie continua de se frotter sur lui en se servant de son menton et de son cou. Il ne se rendait même pas compte qu'il bandait mécaniquement, sous l'action des lèvres retournées qui l'avaient avalé et coulis-saient sur son membre.

Soudain, avec la sensation du visage qui se débattait délicieusement contre sa vulve, l'orgasme de Maria-Angelina s'enclencha. Des décharges de plaisir acide montèrent dans ses reins, lui irradièrent le ventre, envahirent tout son corps, s'emparèrent de son cerveau. Elle resserra vivement sa bouche sur la petite verge qui tressaillait comme un moineau affolé, et elle l'entortilla dans sa langue. Du bout de son nez, elle se mit à donner de légers coups dans les bourses durcies, comme on frappe de la panne sur la tête d'un clou, comme si elle avait voulu déverser sa propre jouissance au cœur de cette chair. Tandis que des ébranlements délicieux continuaient de la secouer, elle lui empoigna fermement les fesses par-dessous, et elle lui écarta la raie à la lui déchirer. Elle encercla le petit orifice du bout des doigts, l'écartela en tirant dessus, et elle l'empala en y enfonçant, d'un coup, tout le majeur.

Agostino poussa un gémissement désespéré. Il était la proie de sensations intenses et contraires qu'il ne démêlait pas, l'outrage de ce doigt plongé à l'intérieur de lui, la puanteur de ce gros cul qu'il avait sous le nez, le disputaient au vertige de son membre aspiré dans un abîme sans fond, huilé, chaud, où son gland découvert rencontrait une hydre qui l'attirait, le repoussait, le reprenait... Il était saoul, incapable de penser, il se perdait, il n'était plus lui, plus rien, seulement un corps animal. Un ressort se déclencha, il fut parcouru par les secousses de plusieurs spasmes internes, et il devina que de nouveau une matière liquide sortait de lui.

Les petits jets qui lui vinrent sur la langue la trouvèrent dans le moment de la longue vague où reflue sa jouissance, et elle en eut un sursaut, un nouvel élan. Elle tressaillit de bonheur en comprenant que, au milieu de toutes les cochonneries auxquelles elle l'avait soumis, il était tout de même parvenu à juter ; c'était, comme elle, un vrai pervers. Elle garda un instant cette jeune semence en elle, la roula en bouche pour s'imprégner de son goût, tandis que, le doigt fiché dans l'anus étroitement fermé, de l'autre main elle continuait de peloter doucement les petites fesses maintenant abandonnées. Le corps mince prisonnier sous le sien ne bougeait plus, et elle finissait d'inonder de sa mouille le visage qui avait renoncé à s'échapper d'entre ses cuisses.

Puis elle se laissa glisser sur le côté. De tous les jeunes garçons qu'elle avait eu l'occasion de suborner, celui-ci certainement lui avait donné le plaisir le plus vif.

Un frère

Une sensation d'étrangeté réveilla Agostino. Très vite, il se rendit compte qu'il était nu dans son lit ! Il se redressa brusquement. Il vit que la chambre était baignée de soleil. En retrouvant son pyjama par terre, lui revint d'un coup ce qui s'était passé pendant la nuit... Il se sentait la figure poisseuse, son entrejambe collant. Il regarda l'heure à son réveil : il n'était pas neuf heures. On était dimanche, sa mère devait dormir encore. Il fut soulagé ; il craignait ce qu'elle aurait dit si elle l'avait trouvé au lit tout barbouillé et sans pyjama. Il se dépêcha de le ramasser et le renfiler.

Dans la salle de bains, il se passa un gant sur le visage, puis il se recoiffa. Il ne savait que penser de ce que la bonne lui avait fait subir. Ça tenait du cauchemar, et pourtant il avait éprouvé des sensations incroyables. Il n'arrivait pas à déterminer s'il était heureux ou non d'avoir connu cette aventure.

Il retourna dans sa chambre. Il retira son pyjama qu'il abandonna en vrac sur le lit, et attrapa ses vêtements sur le fauteuil. Sur le bureau, le buvard vert portait encore, comme un fantôme, le souvenir de la cravache qu'on lui avait mise devant le nez. Au moins, il ne reverrait plus d'une semaine cet épouvantable précepteur. Pourquoi s'était-il acharné sur lui de la sorte dès le premier jour ? Sa mère n'avait pas pu lui donner des consignes aussi cruelles. C'était un véritable sadique.

Il eut la flemme d'aller chercher un slip propre dans son armoire, et il remit celui qu'il portait la veille. Sa mère le lui défendait, mais il s'en fichait, elle ne le saurait pas. En réalité, elle aussi avait été très sévère, et même carrément méchante de le battre si durement, après les punitions qu'il avait déjà reçues au pensionnat. Pourtant il ne doutait pas qu'elle l'aimât beaucoup, et peut-être même qu'il était son préféré. Il passa son maillot de corps.

En se glissant dans le pull blanc, la douceur du tissu sur ses bras, autour de son cou, le rasséra un peu. Il se recoiffa sommairement avec les doigts... Et Monticelli, comment se faisait-il qu'il se fût montré aussi féroce ? On aurait dit qu'il se vengeait d'une frustration, qu'il lui en voulait personnellement. Giancarlo se plaignait déjà de lui, à l'époque où il était en pension, il le traitait de « socialiste ».

Il enfila ses chaussettes, puis il introduisit ses jambes dans le pantalon de velours beige. Il le boutonna, ferma soigneusement sa braguette, et il boucla sa ceinture. Il avait envie d'aller prendre son petit déjeuner, cependant la perspective de rencontrer Maria-Angelina le retenait ; elle était de congé le dimanche, mais il ignorait si elle était déjà sortie. Il n'aurait su quelle tête faire s'il avait dû la croiser. Pourquoi

avait-elle fait cela avec lui ? Était-ce une « dévergondée », comme disait sa mère des femmes qu'elle n'appréciait pas, ou était-elle vraiment amoureuse de lui ? Il frissonna. Cela l'écœurerait et l'excitait à la fois.

Il enfila ses mocassins, et il alla se planter devant la fenêtre d'où il regarda le jardin. Sous la pergola, les fauteuils en osier étaient recouverts de housses. De l'autre côté du mur, il y avait la rue, la ville et, plus loin, la campagne. Demain, déjà, il faudrait rentrer au pensionnat. Il lui vint soudain une terrible envie de s'enfuir... Il repensa à Volpino, son timide voisin de classe, lequel lui avait dit avoir été plusieurs fois tenté de tout laisser, de tout abandonner, et de s'en aller à l'aventure, pour une autre vie. S'il lui proposait de partir ensemble ? Il avait le sentiment qu'il pouvait lui demander n'importe quoi, il y consentirait, il le suivrait n'importe où. Il avait bien deviné que lui aussi l'aimait, à sa façon.

La faim prit le dessus ; il descendit à la cuisine.

*

La nuit était tombée depuis longtemps, et Agostino travaillait encore sur les devoirs qu'il devait rendre le lendemain, quand il entendit sa mère l'appeler à table. Il soupira et revissa le capuchon de son stylo. Il n'avait pas complètement fini, il devrait s'y remettre après le dîner. Il alla se laver les mains dans la salle de bains – il savait qu'elle vérifierait –, puis il descendit.

Au moment où il traversait le vestibule, la sonnette d'entrée retentit. Comme Maria-Angelina n'était pas encore rentrée, il alla ouvrir. C'était Giancarlo. Impeccable dans son uniforme kaki, sanglé dans son ceinturon et son baudrier, le calot incliné sur le front, il arborait comme toujours un petit sourire distant qui flottait sur son visage tel un masque. « Bonsoir Titi. Comment tu vas ? »

Comme chaque fois qu'il ne s'attendait pas à le voir, Agostino resta muet. Il était toujours impressionné par son demi-frère, né dix ans avant lui de la brève relation que sa mère avait eue avec un officier japonais, antérieurement à la rencontre de son propre père. Ses traits eurasiens avaient la perfection d'un mannequin, et ses cheveux, qu'il décolorait en un blond-roux incertain, achevaient de lui donner un air équivoque, empêchant de deviner les réelles origines de son métissage. Au milieu d'une peau de porcelaine à peine ambrée, ses pupilles paraissaient d'un noir intense, et ce regard, qu'il était difficile de soutenir, finissait de durcir l'allure martiale qu'il se donnait, le faisant souvent sembler presque hautain. Tous ceux qu'il croisait, les hommes autant que les femmes, étaient fascinés par sa beauté vénéneuse – et il le savait.

« Bonsoir... » articula Agostino, en se reculant pour le laisser entrer.

Giancarlo se pencha et l'embrassa légèrement sur la joue. « Dis-moi, tu as grandi ! » Il lui caressa la nuque. « Tu es beau comme une jeune fille, maintenant ! »

Troublé, ne sachant que répondre à cette taquinerie ambiguë, Agostino referma la porte ; son frère adorait les provocations.

À cet instant, Monica qui avait entendu la sonnette arriva. « Giancarlo ! Tu ne m'avais pas dit que tu venais ce soir ?

– Je pensais que tu aimerais la surprise... »

Elle l'embrassa. « Tu as une permission ?... »

– Trois jours.

– C'est magnifique !... Nous allons à table. Je vais mettre une assiette en plus... Mais c'est dimanche, tu sais : Maria-Angelina n'est pas là. Nous dînons dans la cuisine. Elle nous a préparé un plat de raviolis.

– C'est parfait. »

Tandis que sa mère retournait vers l'office, Giancarlo déposa son sac, et il défit son baudrier qu'il accrocha au fauteuil d'angle. Il se planta devant la glace de l'entrée, retira son calot, et rabattit en avant les cheveux qu'en service il tenait dessous. Il secoua la tête pour les disperser sur son front, et cette nouvelle coiffure adoucit son visage, lui donnant un air presque féminin. Dans le reflet, il regardait son jeune frère le regarder. Il ne l'avait vu de plusieurs semaines, et il découvrait soudain combien il avait changé : le petit enfant s'était mué en un jeune adolescent. On aurait dit qu'il avait passé une étape, comme s'il avait été initié. Le gamin qu'il avait ignoré jusqu'à présent s'était transformé en un ange, et un ange d'une beauté délicieusement androgyne.

« Alors, quoi de neuf ? » dit-il tout en arrangeant soigneusement la frange de ses cheveux en travers de ses sourcils.

Agostino observait le dos fin et longiligne de son frère, ses épaules nerveuses, les reins pris dans la veste qui descendait jusqu'au milieu des cuisses, minces et dures, le pantalon droit qui s'enfonçait dans les bottes de cuir noir. Il admirait beaucoup son grand frère, déjà lieutenant, surtout pour sa liberté, son franc-parler, son goût de provoquer tout ce qui paraissait établi.

Monica revint dans le vestibule, et elle n'aima pas la fascination avec laquelle le cadet devisageait son aîné. « Allons dépêchez-vous. Venez dîner. Agostino doit se lever tôt, demain matin... Vous vous êtes lavé les mains ?

– J'y vais », dit Giancarlo docilement en entrant dans le cabinet de toilette du rez-de-chaussée.

« Et toi ? »

– Oui Maman », fit Agostino.

« Montre-moi. »

Il se présenta devant elle, paumes en l'air. Elle lui prit les poignets et lui examina les mains ; puis elle les retourna. « Moui... Ça va pour cette fois. Mais il faut que tu te nettoies les ongles plus soigneusement. » Elle le lâcha et le gratifia d'une petite caresse sur la joue.

Elle avait un peu culpabilisé en repensant à ce qu'il avait subi le vendredi soir, et elle tenait à retrouver la tendresse de leur relation. Elle était heureuse que Giancarlo fût là pour égayer cette fin de week-end solitaire, mais elle craignait toujours qu'Agostino ne prît modèle sur lui et se détournât d'elle.

Dans la cuisine prise par la chaude odeur du four, trois couverts étaient préparés sur la longue table de bois, au centre de la pièce. Pendant que Giancarlo et Agostino s'asseyaient face à face, leur mère attrapait les maniques pour sortir le plat.

« ... J'ai failli ne pas pouvoir venir », racontait Giancarlo en dépliant sa serviette. « L'Alfa ne voulait pas démarrer. Heureusement, je me suis fait un copain d'une nouvelle recrue, il est mécanicien, et il m'a réparé ça. J'espère que ça va tenir. Elle a plus de quinze ans ! »

– Tu m'as jamais emmené faire un tour ! » en profita pour lui rappeler Agostino.

« C'est vrai, Titi... Eh bien, lors de ma prochaine permission, je m'arrangerai pour venir un week-end. On ira faire une balade dans la campagne. »

– Pas le samedi, en tout cas », intervint Monica qui servait les garçons. « Je viens d'embaucher un précepteur pour Agostino. Il passe la journée avec lui. »

Giancarlo regarda son frère et lui adressa un sourire ironique. « Ah bon ? Tu ne brilles pas au pensionnat, ça signifie ? »

Monica eut un soupir amer. « C'est le moins qu'on puisse dire !... »

Agostino plongea le nez dans son assiette et mélangea le parmesan dans ses raviolis.

Giancarlo gloussa. « Alors tu ne vas pas remonter la réputation des Mansa, là-bas ! »

Monica le morigéna : « Tu pourrais au moins éviter de l'encourager ! »

Giancarlo dévisagea son jeune frère. Il lui était difficile d'imaginer ce garçon, qui paraissait si doux, si délicat, si désirable en fait, faisant les quatre cents coups comme lui-même avait pu les faire des années plus tôt. Il se pencha en avant et, au travers de la table, il lui

prit affectueusement la main. « Bon, tu veux que je te conduise au pensionnat, demain matin ? »

Agostino le regarda avec gratitude. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que son grand frère prît la peine de se lever aux aurores pour le conduire...

*

Agostino se brossait les dents tout en s'observant dans la glace. Il regrettait que sa mère l'eût envoyé se coucher si tôt, il eût aimé rester encore avec Giancarlo. Il se consolait en pensant que demain il partirait avec lui dans son cabriolet Alfa-Roméo ! Il cracha dans le lavabo, puis se rinça la bouche. Soudain, il entendit dans sa chambre la porte s'ouvrir. Tout en passant la brosse sous le robinet, il guetta dans la glace qui venait à cette heure. Il s'immobilisa en voyant la silhouette de son frère s'encadrer dans la porte.

Giancarlo un instant examina le jeune garçon de dos, debout devant le lavabo, en peignoir d'éponge bleu pâle. À côté des jeunes hommes qui à la caserne étaient son seul gibier, il lui apparaissait soudain tellement frais, exquisément fin, tendre, presque aérien !... Il n'oubliait pas qu'il s'agissait de son demi-frère, qu'il l'avait côtoyé depuis tout petit et, même si l'écart d'âge les avait privés d'une véritable relation, qu'ils avaient partagé des années durant la même vie de famille ; mais cela n'avait pas empêché ce soir son désir de se révéler subitement, un désir identique à celui qu'en réalité il aurait pu avoir pour n'importe quel gosse mignon croisé dans la rue. Cependant, son caractère incestueux donnait à cette inclination inopinée un piment très particulier... Il reconnut qu'il y voyait aussi une nouvelle façon de bouleverser la bienséante existence de sa mère, comme il s'y était toujours employé depuis son adolescence – il était vrai qu'il lui avait mené la vie dure, mais, à coups de martinet, elle le lui avait bien rendu. Il avait compris, en devenant adulte, ce besoin réciproque qu'ils avaient de se faire mal quand il s'était rendu compte qu'elle l'avait depuis sa naissance regardé comme un vilain petit canard, qu'elle n'avait jamais accepté son métissage, manifestation vivante de sa faute – un enfant hors mariage, et avec un étranger en plus ! Depuis lors, comme une sorte de vengeance, il se délectait dans la provocation délibérée, affichant sans vergogne ses goûts immoraux – et ce d'autant plus qu'elle les condamnait vertement –, ceux-là même où il ne trouvait que bonheurs évidents et naturels. Ni vraiment asiatique ni tout à fait blanc, il se complaisait en marge de tout, prenant des manières féminines s'il était avec des machos, et conduisant avec lui des jeunes filles ravissantes dans les bars de pédés.

Agostino s'essuya furtivement la bouche d'un revers de main. Il vit Giancarlo s'avancer lentement et s'arrêter derrière lui. Son frère le dominait d'une tête ; il avait ôté sa veste, il était en chemise. Il le sentait dans son dos, tout près de lui. Sans doute était-ce la première fois qu'il se donnait la peine de venir dans sa chambre, et il ne savait ce qui pouvait motiver cette visite. Est-ce qu'enfin il s'intéresserait à lui ? Il avait bien cru discerner, pendant le dîner, une certaine curiosité à son égard, et peut-être un début de considération.

Giancarlo posa les mains sur les épaules de son jeune frère. Il croisait son regard interrogatif dans la glace. « Tu as grandi, Titi. Tu es devenu très mignon, tu sais. » Il l'embrassa sur le sommet de la tête.

Agostino n'aimait pas ce surnom ; il n'aima pas être « mignon » non plus ; mais toute attention provenant de son frère le remplissait de fierté.

Giancarlo lui caressa les épaules, puis il se pencha et l'embrassa sous l'oreille, à l'angle du menton. « Si tu venais à la caserne, toute la garnison te passerait dessus, tu sais ! » Il sourit malicieusement.

Agostino frissonna au contact des lèvres de son frère. C'était bien la première fois qu'il l'embrassait intimement ! Et si la blague grossièrement sexuelle était dans sa manière, il était aussi nouveau qu'il en fût la cible. Mais son trouble augmenta d'un coup quand il le sentit soudain enfoncer les doigts sous la ceinture de son peignoir !

Giancarlo la dénoua doucement, puis, tout en glissant la main entre les pans qui s'écartaient sur le corps frêle du garçon, il le frôla de ses lèvres derrière l'oreille. « Maman ne va pas venir te dire bonsoir, au moins ?... » lui chuchota-t-il. Il lui caressait la poitrine, froissant le pyjama satiné dans ses doigts.

Agostino était tétanisé. Il eut du mal à articuler : « Non... je le lui ai déjà dit... tout à l'heure... »

Giancarlo l'embrassa dans la nuque, juste là où s'éparpillaient les pointes des petites mèches. « C'est bien... » susurra-t-il sur le même ton. « Alors nous avons toute la nuit pour nous. » La peau était suave, odoriférante, et il s'enivrait en respirant ce parfum juvénile, ces subtils effluves de chair tendre.

C'était tellement inattendu, tellement doux qu'Agostino se sentait fondre, traversé de frissons délicieux. Il ne bougeait pas, se laissait faire, seulement un peu inquiet de ce que voulait de lui son frère – cette « tête brûlée » comme disait sa mère.

Giancarlo avança les mains sur la poitrine du garçon, et il commença de déboutonner de haut en bas son pyjama, religieusement, comme on ouvre un livre précieux. À chaque bouton qui cédait sous ses doigts, il sentait délicieusement son érection grossir d'un cran, gonflant le pantalon de toile, et il ne se gênait pas pour en frôler les reins de son frère. Il se faufila sous la veste ouverte, se promena sur le

ventre plat, aussi fragile que celui d'un tout petit enfant, remonta sur les flancs qui tressaillaient à mesure de son approche, caressa la poitrine où pointaient des aiguillons minuscules. Il commença par les fouler du bout des doigts, mais il en vint assez vite à les pincer plutôt vivement, et il sentait contre lui le jeune corps agité de brèves convulsions, comme s'il était traversé par des aiguilles.

Quand on quitta ses bouts de seins, Agostino fut à la fois soulagé, car les pinçons à cet endroit lui avaient procuré des sensations intenses, à la limite du supportable, et cependant frustré par l'absence de cette douleur qui avait quelque chose de sensuel, d'attirant, – contrairement à celle, aveuglante, du fouet. Il inspira en tentant de se calmer tandis que les paumes redescendaient avec autorité sur son plexus, sur son ventre, et le parcouraient avec une tendre dureté, comme pour le sonder, pour reconnaître chaque pouce de son corps. Soudain, il se raidit en se rendant compte que la main de son frère s'était glissée sous son pantalon ! Le cœur battant, il en suivit les progrès sur lui et, dès qu'elle lui frôla le membre, il le sentit se redresser. Les doigts se refermèrent familièrement dessus, l'emprisonnèrent, et ne bougèrent plus. Il ouvrit la bouche, le souffle court, pris par ce contact immobile qui durait, tout entier dans l'attente de ce qui allait suivre.

Giancarlo garda un moment dans sa main le petit moineau qui palpitait. Puis il fit coulisser la pine soyeuse dans sa paume, et elle se coulait entre ses doigts comme un jeune chien qui cherche toujours à revenir et se frotte aux jambes. Il monta et redescendit dessus une ou deux fois, d'une manière affectueuse, l'étreignant et la malaxant tour à tour.

Quand la main de son frère le quitta, Agostino frissonna, déjà dans le regret que fût interrompue cette prise qu'on avait eue de lui...

Giancarlo revint poser les mains sur les bras pris dans le tissu éponge et, retenant le garçon, il se pencha dans son cou, le mordilla, remonta sous son oreille, puis, tout à coup, il y fourra la pointe de la langue.

Agostino sursauta, surpris par cette sensation, vive et chaude : il aurait dit une souris nue et toute mouillée ! Mais il fut heureux de cette espièglerie qui marquait une complicité, et il rit nerveusement en se tortillant.

Giancarlo, avec les mêmes précautions qu'il aurait eues pour une femme, fit glisser le long des bras légers le peignoir qu'il laissa tomber à terre. Il reprit le garçon par les épaules, et il le tourna doucement sur lui-même. Il plongea les yeux dans les siens, qui soutinrent son regard quelques secondes, avant de se détourner. Il sourit. Il le trouvait absolument à son goût : mince, blond, un parfait mélange entre un garçon vif, alerte, et une jeune fille tendre, évanescence. Comment n'y avait-il pas prêté attention plus tôt ? Il lui caressa la joue, puis il lui

frôla la bouche du bout du majeur ; elle s'entrouvrit à peine à son passage.

Agostino sentait le parfum de tabac américain de ce doigt qui lui parcourait les lèvres avec une lenteur provocante. Il ne comprenait pas les intentions de son frère, mais il savait qu'il accepterait tout ce qui viendrait de lui, bien que, intuitivement, il ressentait qu'ils faisaient quelque chose de tout à fait interdit, dont ils devaient se cacher.

Giancarlo avança le doigt au-dessus de la lèvre, remonta sur le nez dont il longea l'arête, étroite et nette, caressa un instant la fine paroi d'une narine, suivit l'ourlet frémissant qui la terminait. Il étendit la main sur le petit visage, l'enveloppa dans sa paume, et, se glissant dans le cou, sous les cheveux fluides, il s'empara de la nuque qu'il enserra nerveusement dans sa griffe. Il se mit à lui disséminer de légers baisers, sur le front, sur le nez, la joue, la paupière, la tempe, de plus en plus vite. Puis, lui passant l'autre bras dans les reins, il se pencha sur lui, et il l'embrassa sur la bouche.

Agostino ferma les yeux. Il n'eût pas été soutenu, il se serait affaissé. Son grand frère l'embrassait – réellement ! Tout contre-nature qu'il savait que cela fût, il y voyait une véritable preuve d'amour. Il ressentait la tendresse avec laquelle il était pris, enveloppé de caresses, retenu dans des bras forts et affectueux. Il ne chercha pas davantage et il s'abandonna.

Giancarlo avait eu l'impression de cueillir le jeune garçon comme une fleur. Il l'ouvrit doucement avec la langue, et il vint à la rencontre de celle qui logeait là. Il la découvrit flexible, agile, habillée d'une salive qui la rendait exquisément liquide, embaumée par l'arôme du dentifrice, et il la suçait avec un plaisir intense. Sa satisfaction s'augmentait à l'idée de polluer ce à quoi sa mère tenait peut-être le plus, elle qui avait tellement couvé son « petit garçon » ! Mais il pensait en vérité que, si elle avait pu s'abandonner à ses pulsions authentiques, certainement aurait-elle voulu être à sa place, s'accoupler à son petit chéri comme il le faisait à cet instant, et lui manger la bouche de baisers.

À demi défaillant sous celui qui le fouillait, Agostino le sentit repousser la veste de son pyjama, la faire glisser sur son dos tout en le lui caressant voluptueusement. Puis la main descendit encore, elle enveloppa ses reins, et elle s'empara de ses fesses au travers du pantalon. Il tressaillit. Il aurait été incapable de dire s'il aimait cette manière dont il se faisait prendre et qu'il ne savait pas nommer, mais en tout cas il aimait qu'elle lui vînt de son frère.

Giancarlo abandonna la petite bouche délicieuse, il longea de ses lèvres le menton, et il se coula comme une couleuvre dans le cou nu et tiède. Tout en continuant de malaxer les fesses, il baisa cette poitrine adorable, lécha les tétons qui se redressaient sous son attention. Il des-

cendit encore, mit un genou au sol, piqua du nez dans le plexus, enfonça une langue pointue dans le creux minuscule du nombril, et, ramenant les mains, il les fit coulisser sur les flancs du jeune garçon comme s'il avait voulu les modeler, comme s'il en était le créateur, le propriétaire.

Tout tremblant, Agostino se raccrochait par-derrière au lavabo, inquiet de voir son grand frère agenouillé devant lui, ne pouvant trouver cette situation qu'anormale : il était impossible qu'un être aussi beau que Giancarlo, un aîné, un homme, un soldat, pût se prosterner devant un enfant aussi insignifiant que lui. Mais sa confusion redoubla quand il sentit qu'on attrapait le cordonnet qui fermait son pyjama, qu'on le tirait, qu'il se dénouait, et que soudain son pantalon se relâchait sur sa taille, s'effondrait le long de ses cuisses, lui tombait sur les chevilles.

Giancarlo s'empara délicatement du petit sexe dressé en diagonale devant lui, émerveillé de découvrir comme il était fin, joli, et il s'en amusa un instant. En quelques secondes, il fut tendu comme une corde.

Agostino se sentit délicieusement palpiter sous ces caresses légères et joueuses. Elles n'avaient rien de commun avec celles de la bonne : elles étaient à la fois plus douces et plus viriles, plus attentives, moins pressées, moins exigeantes, mais plus concentrées.

Puis Giancarlo l'embrassa sur le nombril, au bas du ventre, dans le creux de l'aîne, à l'intérieur des cuisses, et il remonta en tournant autour des fruits resserrés sans les toucher, par agacerie.

Agostino frissonnait d'impatience. Il voyait bien où son frère voulait en venir – ou du moins l'espérait-il – et, s'il trouvait l'attente insupportable, il apprenait également combien elle accentuait son désir.

Giancarlo déposa un baiser sur les bourses durcies, puis, de la pointe de la langue, il en suivit le raphé jusqu'à la racine de la verge qui se tenait redressée, droite comme un i. Lentement, à petits coups, il la lécha en remontant, il fit le tour de l'amande qui la terminait, et, la prenant en main pour la retenir, il la frôla tout au bout. Tandis qu'il titillait le creux du petit col entrebâillé, elle tressautait entre ses doigts comme si, effarouchée, elle avait voulu s'enfuir.

Agostino gémissait douloureusement. Les portes du monde s'ouvraient devant lui, il découvrait des échappées inconnues. Il se mit à respirer bouche ouverte ; ce devenait intolérable.

Giancarlo arrondit les lèvres dont il fit un entonnoir et entourra l'extrémité du gland pointu. Il le noya dans sa salive, puis, lentement, progressivement, il s'avança. Le tendre petit capuchon marqua quelques résistances, mais il céda, se retourna sous sa pression, et il eut le jeune fruit à nu dans la bouche ; il le sentit sur sa langue, sous son palais. Il avança encore et il n'eut aucun mal à l'avaler en entier, venant buter contre le pubis orné d'un embryon de duvet.

Agostino écarquilla les yeux en crispant les doigts sur le lavabo. Le plaisir strident qui le vrillait, d'un bout à l'autre de son corps, appelait une rémission sans délai ; cependant il craignait que, si se reproduisait le phénomène qu'il avait connu avec la bonne, son frère allait...

Mais, soucieux de faire durer cette rencontre, Giancarlo s'écarta, laissant la petite verge veuve de sa bouche. Il se releva, sans toutefois quitter de ses mains le corps devant lui, les faisant remonter des hanches sur les flancs, de la poitrine sur le cou frémissant. Il regarda avec passion le jeune garçon dont les yeux s'étaient brouillés. Il lui déposa un baiser léger sur les lèvres. Il lui murmura : « À toi, maintenant... » Puis, délicatement, il pesa sur ses épaules.

Agostino comprit. Il se laissa courber, il fléchit, il s'agenouilla devant son frère. Il était à tel point grisé par l'émotion, que ce fut à peine s'il le vit déboutonner et écarter le pantalon kaki, mais, non sans effroi qu'il découvrit, pour la première fois de sa vie, ce membre adulte qui se dressait hors de la braguette ouverte. Ce que chez lui sa mère appelait encore son « petit zizi » était ici un organe fier et puissamment tendu, droit et lisse, s'épanouissant à son sommet d'une fraise qui palpait sous une fine enveloppe.

Giancarlo se la prit, déjà toute dure et frissonnante, acheva de la décalotter et, s'emparant la tête de son frère, lui fourrageant tendrement dans les cheveux, il l'attira doucement sur lui. Quand son gland nu, où son désir avait commencé de suinter, rencontra les petites lèvres humides, il ne put s'empêcher de tressaillir. Il les caressa de la pointe, allant et venant de gauche à droite, d'une commissure à l'autre, appuyant à peine, s'avançant un peu plus, s'imposant progressivement, lui écartant les lèvres jusqu'à les retourner. « Ne me touche pas avec tes dents... » lui murmura-t-il seulement.

Agostino laissa entrer dans sa bouche cet organe singulier. Il sentit une boule lui repousser la langue, lui heurter le palais, et un goût inconnu le pénétra. Mais il avait décidé de se donner sans retenue ; si Giancarlo voulait de lui, qu'il fît ce qu'il voulait. Et, sollicité par les doigts qui s'enfonçaient dans ses cheveux, il imita ce qu'on venait de lui faire, il referma les lèvres derrière ce fruit, il l'enveloppa comme s'il allait le gober, il le serra entre ses joues. Il le caressa avec la langue par-dessous, sur les côtés, puis, la rétractant en arrière, il vint en explorer la pointe, titiller la minuscule fente qui mystérieusement le terminait.

Giancarlo à son tour ouvrait grand la bouche, les yeux exorbités ; il dut inspirer profondément pour se contenir. La caresse était extraordinairement suave, incroyablement savante pour un garçon de son âge ! À douze ans, il semblait déjà prêt à toutes les expériences... L'idée perverse qu'il allait transformer son jeune frère en une petite

putain l'électrisa. Un instant, la phrase « si tu venais à la caserne... » se concrétisa, il le vit aller d'un soldat à l'autre, offrir ses services, se faire prendre de toutes les manières, se prêter même au plus obscène, et susciter l'admiration des hommes qui le montaient comme une femme... Il crut se reconnaître. Brusquement, il ressentit la bouffée d'un amour authentique. S'il devait trouver en Agostino un autre lui-même ? S'il partageait avec lui autre chose qu'un lien familial ? S'ils se découvraient des tempéraments semblables, des goûts communs ?... Sous l'aiguillon de l'idée que pourrait survenir entre eux une véritable liaison amoureuse, une fusion spirituelle, ses sensations furent redoublées, et ce fut à lui de craindre une issue prématurée. Délicatement, pour ne pas froisser celui qui mettait tout son cœur à le servir, il se retira.

Non sans fierté, Agostino vit que son frère bandait vertement. Et il le laissa faire tandis qu'il le prenait tendrement par le bras, le remettait sur ses jambes, l'aidait à se débarrasser du pantalon, à abandonner ses chaussons, enjamber le peignoir répandu sur le carrelage.

Giancarlo l'entraîna dans la chambre, où il n'alluma pas de crainte que leur mère, si jamais elle passait, ne remarquât un rai de lumière sous la porte. Il chercha le meilleur endroit pour accomplir le sacrilège. Il avisa le fauteuil qu'il tira au milieu de la pièce afin de le dégager du mur.

Inquiet, Agostino se vit amené ventre contre le dos du siège, exactement comme sa mère l'avait fait au retour du pensionnat, et il fut pareillement plié sur le dossier. Cette posture s'associant au souvenir du martinet, il douta un instant de son frère, mais, en sentant la douceur des mains qui le reprenaient par les hanches, il se rassura.

Giancarlo s'agenouilla derrière le corps étroit que la position tendait comme un câble. Il s'empara des jambes minces, les caressa langoureusement depuis les jarrets, dont les tendons saillaient sous la peau presque transparente, remonta le long des cuisses. Il empauma les fesses, les manipula amoureusement, les écarta avec tendresse. Il se grisait de la douceur de ces membres fins et légers.

Agostino, qui attendait non sans quelque appréhension de comprendre pourquoi on l'avait mis dans une telle situation, tressaillit, incrédule, lorsqu'il sentit soudain le visage de son frère s'incruster dans le creux de son derrière ! Quelque chose de mouillé le toucha, sous les bourses... Son frère le caressait – là ! – avec la langue ?! Puis, avec une lenteur insupportable, elle lui remonta dans la raie, centimètre par centimètre. Il découvrit que c'était incroyablement excitant ! Un frisson le parcourut profondément et, bouche bée, il dut se retenir des deux mains aux accoudoirs. Quand il sentit l'organe humide atteindre son orifice, il se demanda comment son frère osait faire une chose pa-

reille. Mais il fut bousculé par une onde qui le traversa de part en part, et il dut de nouveau se cramponner pour rester en place.

Giancarlo, les doigts plantés dans la chair tendre des fesses du jeune garçon, força délicatement avec la langue le petit anus contracté d'appréhension, pris de crispations nerveuses, et il parvint à s'y introduire partiellement. Il avait du mal, car il était bien plus étroit que ceux des jeunes hommes et femmes avec qui il allait d'habitude. Il le chargea de salive tant qu'il put, tournant et retournant au centre du muscle serré qui le repoussait sans cesse, luttant avec lui pour s'engager plus avant.

Parcouru de profonds frissons qui lui remontaient tout le long de la colonne vertébrale, Agostino commençait de s'abandonner à ces caresses étranges, qui éveillaient des zones jusque-là silencieuses. Mais soudain il fut saisi par le bras, redressé, retourné, et adossé au fauteuil.

Giancarlo, resté à genoux, s'empara de son frère par les hanches et lui reprit la verge dans sa bouche. La faisant glisser sur sa langue, la repoussant dans un coin et l'autre de ses joues, il l'aspira comme s'il avait voulu l'avalier. Ses mains lui étaient revenues sur les fesses, et il s'enivrait de leur douceur, de leur chair souple et ferme à la fois. Il les ouvrait, il enfonçait des doigts dans la fente secrète et, quand il trouva le petit trou encore humide de sa salive, il le toucha, le sollicita, le provoqua en le pressant, en l'écrasant.

Agostino, pris entre l'excitante mollesse des sensations qui partaient d'entre ses reins et les éblouissements qui par-devant lui venaient de la bouche qui l'avalait, se cambra en se retenant désespérément au fauteuil. Mais quand les mains de son frère, se faufilant entre ses cuisses, lui attrapèrent les bourses par-dessous, il fut pris par surprise, et il sentit quelque chose se briser en lui. Son frère dut le deviner, car à l'instant il amplifia son aspiration, et, incapable de résister, son corps se libéra. Il s'abandonna en poussant un gémissement modulé par chaque nouvelle succion qu'il subissait, il se tordit en arrière, et il lâcha ce qu'il avait en lui. Il sentit physiquement les liquides accumulés passer dans ses canaux, tandis que plusieurs décharges intenses de plaisir se succédaient. Il vit des flashes tourner devant lui ; il fut emporté dans une sorte d'ivresse qui lui faisait perdre conscience de ce qui l'entourait, de ce qu'il était en train de faire.

Giancarlo, un peu surpris par la virulence de cette jouissance, par la précocité du garçon, en fut cependant infiniment ravi. Il accueillit ce sperme adolescent avec attention, l'écrasant de la langue contre le palais pour en exprimer tout l'arôme, puis il l'avala. Son petit frère l'avait ensemencé.

Agostino, avant même d'avoir repris ses esprits, fut soudain redressé, soulevé, comme un fétu. Dans des bras minces mais vigoureux, il fut renversé, emporté, et déposé en travers du lit, sur le dos.

Son frère lui écarta les jambes, les replia, vint sur lui. Il ne douta plus de ce qui allait lui arriver, et son appréhension se précisa quand il devina tout à coup, entre ses fesses ouvertes, glisser une menace ronde et chaude, à la fois dure et souple. Il pensa qu'il n'était pas possible qu'un organe de cette taille pût s'introduire dans un orifice aussi resserré que le sien, et pourtant, à son plus grand effroi, son frère insista, poussa, et parvint à l'écarter au point qu'un peu de lui commença de s'insinuer.

Giancarlo jubila en sentant son gland entrer progressivement dans l'étroit petit derrière. Il allait foutre son propre frère ! Il allait le dépuceler ! Car, il était bien tranquille, rien avant lui n'avait pénétré ce refuge. Quand il se fut engagé, il se coucha sur sa victime en l'écrasant de son poids, et il l'embrassa à pleine bouche. Il donna un coup de reins ; d'un trait, il fut logé. Le jeune garçon avait hurlé, mais son cri s'était étouffé sous son bâillon.

Agostino était suffoqué par la douleur que cet écartèlement lui provoquait. L'angoisse le bousculait, la peur d'être déchiré, de ne jamais se refermer comme avant, le doute de ce que ce membre redoutable allait faire au plus profond de lui, l'effroi d'être habité par une chose vivante, animale, étrangère.

Giancarlo se recula lentement, sans perdre le contact, puis il se renfonça, pas plus vite, mais puissamment. À l'idée qu'ils allaient à proprement parler « faire l'amour », qu'un jour l'enfant aimerait ce qu'il était en train de lui faire découvrir, les milliers d'éclats qui s'emparaient de lui et remontaient dans ses reins depuis son membre prirent soudain un mordant particulier. Il se recula de nouveau, avant d'y retourner avec un bonheur accru. Il regretta seulement que leur mère ne survînt pas à cet instant pour le voir, tout habillé et en bottes, baisant comme un Cosaque son petit garçon chéri, son petit amour, nu comme un ver, les pattes en l'air, enfourché comme une vulgaire catin. À l'idée de ce tableau magnifique, malgré son souhait que cette nuit fût éternelle, la pression du désir devint trop forte, la joie de redécouvrir son jeune frère, trop intense, la sensation de ce léger corps sous lui, trop excitante, et il ne put faire autrement que de se rendre. Il se ficha dans la chair du garçon, comme on plante une bêche d'un coup, il se redressa, la nuque déjetée, et, le ventre plaqué, il ne retint pas le rôle aigu de sa jouissance. Agité de la tête aux pieds par un branle effrayant, mille soleils éclataient dans son corps, tournant et roulant sans fin.

*

Tout en conduisant lentement dans les rues de Milan encombrées par les employés qui allaient à leur travail, Giancarlo jetait de petits

coups d'œil à son frère assis à côté de lui, perdu dans ses songes. Il se doutait qu'il repensait à la nuit qu'ils avaient partagée ; il aurait aimé savoir ce qu'il ressentait, mais il ne voulait pas poser de question.

Alors que d'ordinaire, le lundi matin, le trajet vers le pensionnat était pour Agostino une sorte de torture où il se sentait nu comme un ver, dépouillé comme un escargot sorti de sa coquille, vulnérable à toutes les agressions, il y allait cette fois protégé par une armure. Cette nuit l'avait lavé de toutes les souillures ; l'amour que son frère lui avait physiquement témoigné le garderait de toute insulte ; et le souvenir lui en resterait, pour toujours : il avait été aimé de celui qu'il admirait tant.

Giancarlo s'arrêta le long du trottoir, au bout de la rue, à bonne distance de la grille. Mais son petit frère ne fit pas mine de descendre. Les secondes s'écoulaient ; le moteur au ralenti tournait doucement ; des voitures passaient où l'on reconnaissait les écoliers qu'on conduisait au pensionnat... Giancarlo allongea la main et la posa en haut de la cuisse du jeune garçon ; elle était dure, contractée. Du bout du doigt, comme on fait signe pour attirer l'attention de quelqu'un, il lui effleura la braguette, par plaisanterie affectueuse. Son frère tourna vers lui un visage désespéré. Il en eut pitié. Il se pencha vers lui, lui posa la main sur l'épaule, et il l'embrassa délicatement sur la joue, pour l'encourager.

Agostino fondit. Brusquement, il enlaça son grand frère par le cou, et il l'embrassa passionnément sur la bouche. Aussitôt il sentit qu'on le prenait par la nuque, et une langue vint à la rencontre de la sienne. Ce baiser fut d'une brève intensité.

*

Quelques heures plus tard, en plein milieu de la journée, dans une anonyme *penzione* de la banlieue de Milan, dans une chambre modeste mais accueillante, Giancarlo et Agostino s'aimaient comme s'ils étaient seuls au monde. Entièrement nus, enlacés sur le dessus-de-lit pas même ouvert, au milieu de leurs vêtements répandus sur le sol tout autour d'eux, recroquevillés tête-bêche dans une position fœtale, le visage enchâssé entre les cuisses de l'autre, ceignant réciproquement leurs reins, ils exacerbaient de leurs bouches leurs sexes tendus à l'unisson, ils se gratifiaient l'un l'autre d'orgasmes renouvelés, parfois douloureux, pas toujours coïncidents, et, enivrés, hors de tout sens commun, ils se liaient l'un à l'autre, ils se jumelaient, ils fusionnaient, agglutinés pour toujours, comme si le temps était arrêté.